

Histoire des amours de Cléante et de Belise


BnF Gallica







(Anne Ferrand.)

HISTOIRE DES AMOURS DE CLEANTE ET BELISE.

Avec le Recueil de ses Lettres.



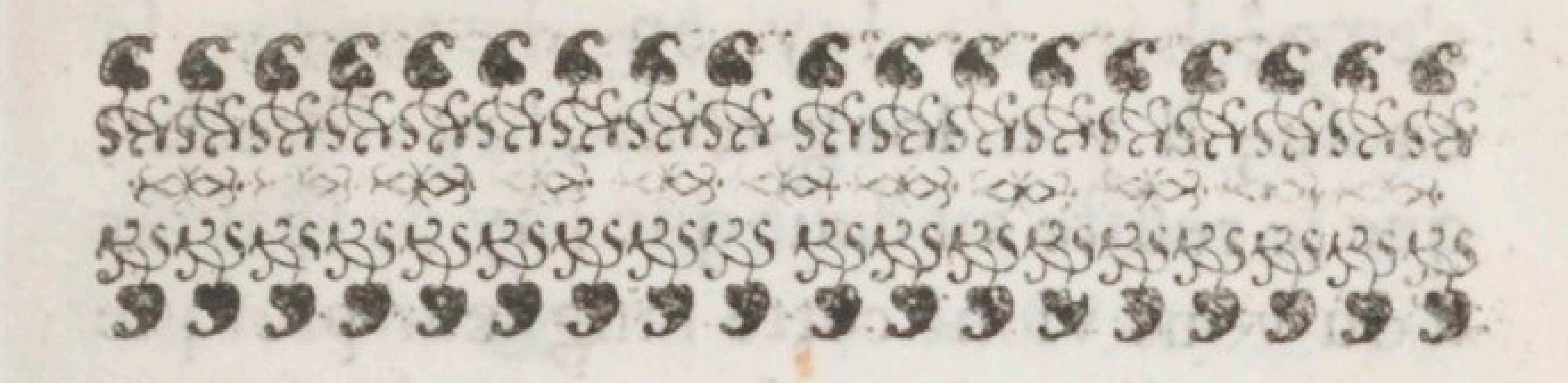
A LEYDE.

M. DC XCI.

AU LECTEUR.

LE Livre que je vous presente n'a point besoin ny d'Epître ny de Preface, il suffit seulement de dire qu'il n'y a jamais eu d'Histoire plus agreable, ny de Lettres plus galantes, la Personne qui les a composées a eu assez de réputation dans le monde pour faire connoître la delicatesse de son esprit, je diray en passant qu'elles ont été recueillies avec une exactitude tres grande & je croy, Amy Lecteur, que vous ne serez pas fâché de lire ce que tant d'honnétes gens ont trouvé charmant; je puis assurer qu'elles sont tres-conformes aux Originaux, y ayant

aporté tout le ſoin qui s'y pouvoit prendre ; il n'y a rien du Romant que le nom. C'eſt tout ce que j'ay pû faire pour vôtre ſatisfaction & la mienne Adieu



HISTOIRE DES AMOURS DE CLEANTE ET BELISE.

PREMIERE PARTIE.



ELONIDE & BELISE qui étoient unies depuis long-tems d'une amitié plus tendre & plus solide que celle qui est ordinairement entre les Dames, allerent dans les beaux jours du Printems passer ensemble une soirée aux Tuilleries, Belise étoit si triste & paroissoit si vivement touchée d'un secret chagrin, dont son amie s'étoit déja souvent aperçûë, sans luy en oser parler, qu'elle ne put plus

s'empêcher de luy en demander sa cause ; il y a long-tems, luy dit-elle, que je resiste au desir que j'ay de sçavoir d'où vous vient cette langueur presque continuelle, & qui me paroît encore augmentée aujourd'huy, mais j'ay toûjours craint de vous paroître trop curieuse, & j'aurois encore la même retenuë en ce moment, si l'accablement où je vous voy ne me pressoit d'aprendre vos douleurs pour tâcher d'y aporter quelque remede. Il est des choses, répondit Belise en soûpirant, qu'on voudroit cacher à soy-même, & ne le pas dire à ses amis ; ce n'est pas une marque qu'on s'en défie, mais seulement qu'il est difficile de les avoüer. Il n'en est point, reprit Zelonide, qu'on doive taire à une amie dont la tendresse & la discretion nous sont entierement connuës, & pour moy je croirois manquer à l'amitié que je vous dois s'il se passoit rien dans mon cœur dont je ne vous fisse part. Hé bien, dit Belise, il faut justifier mon silence aux dépens de vôtre estime, vous le voulez, & peut être même que mon cœur n'est pas fâché que vous m'y contraigniez ; mais cherchons un endroit écarté de la foule où

je puiſſe vous parler ſans être entenduë. A ces paroles elles quiterent l'allée où elles ſe promenoient, & ſe furent aſſeoir dans une eſpece de labirinte au pied d'une ſtatuë qui eſt au milieu d'un grand rond de gazon. Elles ne pouvoient choiſir un lieu qui r'apelât plus vivement à Beliſe le ſouvenir de tout ce qu'elle avoit à dire, elle y avoit vû plus d'une fois celuy dont elle alloit parler. Elle fit d'abord connoître à ſon amie par des larmes qui luy échaperent qu'elle n'avoit preſque que des malheurs à luy confier, elle demeura quelque tems dans une profonde réverie, & aprés s'être abandonnée à toute ſa triſteſſe, elle luy parla ainſi.

Je ſuis née avec le cœur le plus ſenſible, & le plus tendre que l'amour ait jamais formé, l'éducation ſevere qu'on a pris ſoin de me donner devoit être capable d'affoiblir un penchant ſi dangereux, & je ne doute pas que la raiſon & la vertu n'üſſent triomphé de ma tendreſſe naturelle, ſi mon cœur avoit eu le tems de les écouter, mais j'aimois avant que de ſçavoir qu'on doit combatre l'amour, & cette dangereuſe paſſion étoit emparée de mon ame long-tems avant

que je puſſe ny la craindre ny la connoître. Vous avez vû depuis peu Cleante, & je vous ay entendu dire que vous le trouviez un des hommes du monde le plus à vôtre gré, cependant il commence déja à être un peu different de ce qu'il étoit lors que l'amour me le fit connoître, il avoit quand je le vis pour la premiere fois tout ce que la premiere jeuneſſe a de plus brillant, & ſes actions qui étoient déja accompagnées de la politeſſe que vous luy connoiſſez, l'étoient encore d'un enjouëment qui ne ſied bien qu'à cet âge; Enfin Cleante tel que vous pourrez vous l'imaginer à vingt & un an parut charmant à mes yeux, & toucha mon cœur dans un âge où l'on n'eſt ordinairement ſenſible qu'aux premiers amuſemens de l'enfance. Il me ſembloit dés lors que je ne pouvois aſſez le voir ny aſſez le regarder. Ses manieres & ſes diſcours demeuroient toûjours ſi preſens à mon eſprit que je ne parlois que de luy & de ſon merite dés que je ne le voyois plus; & comme j'étois trop jeune & trop peu éclairée pour démêler ce qui me cauſoit une eſtime ſi parfaite pour luy, j'admirois & ſa perſonne & tout ce qu'il faiſoit ſans

craindre qu'un ſentiment ſi raiſonnable puſt être le premier mouvement de la plus dangereuſe de toutes les paſſions.

L'Hiver que le Roy fit danſer à Paris le Ballet de Pſyché il y eut un grand Bal chez une amie de ma mere, Cleante y vint avec la foule des autres jeunes gens; mais Dieu! qu'il étoit aiſé de le diſtinguer; il n'avoit point encor paru à mes yeux avec tant de charmes, je ſentis à ſa vûë des mouvemens qui juſqu'alors m'avoient été inconnûs, j'eus à danſer avec luy un plaiſir que mon cœur n'avoit point encor ſenty, & il fit une telle impreſſion ſur moy que l'amour (qui juſqu'alors s'étoit déguiſé dans mon cœur ſous d'autres ſentimens,) s'y fit ſenſiblement connoître avec toute l'ardeur & toute la tendreſſe dont on a jamais aimé. A peine le Bal fut-il finy que je cherchay à me renfermer dans ma chambre pour rêver dans la ſolitude à tout ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur pendant le tumulte de l'aſſemblée, je reconnus pour lors, mais déja trop tard, que Cleante me plaiſoit trop, ſans pouvoir me flater que je luy pluſſe, il n'avoit aucun empreſſement pour moy; aucune de ſes actions ne pouvoit me faire voir

que je luy pûsse inspirer la tendresse que je sentois déja pour luy ; il me sembloit même qu'il ne me regardoit que comme un enfant. Je l'étois, il est vray, mais mon cœur avoit des sentimens que je croy que personne avant moy n'a connûs dans l'enfance, je rougis de ma foiblesse dés que je pûs la connoître, & je regarday dés lors ma tendresse avec un dépit qui me fit pressentir toutes les douleurs d'une passion malheureuse.

L'Amour ne fut pas long-temps aprés ce jour fatal à devenir une affaire serieuse dans mon cœur ; je sentis bientost avec desespoir la honte d'aimer seule, je devins rêveuse & languissante, & l'on ne me vit plus aucun empressement pour tout ce qui m'avoit jusqu'alors amusée ; l'envie de me faire aimer de Cleante produisit en moy un effet bien singulier ; dans l'âge où j'étois je me mis en teste d'acquerir du merite par l'étude, & de reparer, s'il étoit possible, par les agrémens de l'esprit ceux que la nature a refusez à ma personne. Je n'aimay plus que les Livres & les Sciences, je n'eûs plus d'autre occupation que la lecture, j'y passois les jours & les nuits, & j'aprenois toutes choses avec une facilité si

ſurprenante,qu'elle me faiſoit bien connoître que l'amour étoit le principe qui me faiſoit agir.

A peine me crûs-je l'eſprit plus cultivé que ne le ſont ordinairement les jeunes perſonnes,que je me flatois que Cleante s'en étoit aperçû, l'atention qu'il me parut qu'il commençoit à donner à mes diſcours & à mes actions, flata tellement ma vanité & ma paſſion que je m'abandonnay au plaiſir de le voir, & de luy parler avec des tranſports ſi violens,que peu s'en falut que je ne luy laiſſaſſe voir toute l'ardeur dont je brûlois pour luy.

Cependant je n'avois rien fait juſques-là qui pût luy en donner aucun ſoupçon ; mais quand on n'eſt pas la maîtreſſe de ſon cœur, il eſt bien difficile de l'être long-tems de ſes actions. Un matin que j'étois à la fenêtre de ma chambre dans un lieu où étoit la Cour, je vis paſſer Cleante qui alloit d'un air fort empreſſé à la Meſſe, je l'arrétay pour luy demander s'il n'y portoit point de livre de prieres, il me dit que ſon cœur luy ſuffiſoit pour prier, & qu'il trouvoit plus reſpectueux de r'enfermer en luy même ſes vœux & ſes ſouhaits que de s'en expliquer plus groſſierement

par des paroles. Ce trait de galanterie frapa d'abord mon cœur, je ne ſçûs ſi je devois en entendre tout le ſens, & pour ne pas m'embaraſſer dans une réponſe qui en auroit peut-être trop dit, je luy jettay un *Paſtor fido*, que j'avois par hazard à la main. Je luy dis que puiſqu'il aimoit mieux la méditation que la priere, ce Livre pouroit luy donner matiere de mediter, mais à peine l'ûs-je fait, que j'ûs peur d'avoir fait plus que ſi j'avois parlé. Je craignis qu'un homme accoûtumé au commerce & aux faveurs des Dames, n'en eut entendu plus que je n'en voulois dire; j'en aprehenday les ſuites, & la honte que j'ûs de m'être expoſée à découvrir ma foibleſſe, me fit agir depuis avec tant de retenuë, que quand même Cleante eut penetré dans ce moment quelque choſe de la verité, ſes ſoupçons ſe feroient facilement effacez : Mais j'apris bientoſt aprés que je n'étois pas aſſez heureuſe, pour que celuy qui me cauſoit des mouvemens ſi violens me fit ſeulement l'honneur de les ſoupçonner, & je l'apris d'une maniere ſi cruelle que le ſouvenir m'en fait encor fremir.

Un homme ataché à ma famille pria

ma

ma mere de me permettre de nommer un de ſes enfans avec Cleante, je ne l'avois point vû depuis long-tems, & je ſouhaitois de le voir avec un empreſſement que je n'avois point encor ſenty avec tant de vivacité. Mais Dieu, que l'amour me vendit cher ce plaiſir ! je ne fus jamais ſi fortement touchée des agréemens de ſa perſonne & de ſon eſprit, & il ſemble que l'amour me le fit trouver ce jour-là plus aimable, pour me faire plus cruellement ſentir la douleur dont je fus frapée.

Au retour de cette fatale ceremonie, ma mere contant le ſoir à mon pere ce qui s'y étoit paſſé, ſe plaignit de ce que Cleante qui paſſoit pour un homme poly, l'avoit fait long-tems atendre, mon pere pour l'excuſer dit qu'un homme qui avoit une violente paſſion dans la teſte avoit bien de la peine à avoir une exacte regularité pour autre choſe. Il aprit en même tems à ma mere que Cleante étoit depuis pluſieurs années éperduëment amoureux d'une de ſes parentes, qui s'étoit depuis peu enfermée dans un Convent pour l'amour de luy; qu'elle étoit une des plus belles perſonnes du monde, & la plus digne

d'atacher le cœur d'un honneste homme; que Cleante luy donnoit tous les momens qu'il pouvoit dérober au soin de sa fortune. On ne meurt point de douleur, ma chere Zelonide, puisque je n'expiray pas en aprenant cette cruelle nouvelle, j'avois jusqu'alors ignoré si le cœur de Cleante, étoit capable de se laisser toucher, & je ne l'aprenois que par la certitude qu'on me donnoit qu'il aimoit une Rivale, qui jusqu'alors m'avoit été inconnuë, je l'aprenois dans un tems où je ne pouvois plus vaincre la passion qu'il m'avoit inspirée, & je perdois enfin pour toûjours l'esperance d'être aimée sans en pouvoir perdre le desir. La jalousie ne s'est jamais fait sentir à un cœur avec tant de fureur qu'elle se fit sentir au mien dans ce cruel moment; elle me causa une agitation si violente que je tombay peu de jours aprés dans une dangereuse & longue maladie, & plût à Dieu qu'elle eût été suivie de ma mort: Pendant qu'elle dura, je fûs toûjours agitée des horreurs de ma jalousie, quelquefois je prenois la resolution de découvrir ma passion à Cleante & d'expirer à ses yeux, aprés luy avoir fait connoître l'ardeur de mes senti-

mens, tantôt je m'aplaudiſſois de la force que j'avois euë de ne luy en jamais parler, & je me faiſois un ſecret plaiſir de luy dérober par ma mort la connoiſſance de ma foibleſſe, mais la jeuneſſe fut plus forte que l'envie que j'avois de mourir, je gueris, & je n'eûs plus de remede à mes malheurs, que de tenter tous les moyens de chaſſer abſolument Cleante de mon cœur.

A peine fûs-je guerie que la fortune ſembla m'en vouloir fournir un; ma mere ſe trouva engagée à faire un fort long voyage, des raiſons que je ne dois pas dire, & que la ſuite de cette hiſtoire ne vous fera que trop entendre ne pouvoient auſſi me permettre de demeurer ſeule avec mon Pere, j'obtins qu'on me mettroit dans un Convent pendant l'abſence de ma mere, & je n'y fus pas longtems ſans me flater que j'y allois trouver le ſecours dont j'avois beſoin: la ſeureté de n'y voir jamais Cleante, & l'éloignement de tout ce qui pouvoit me faire ſouvenir de luy, donnerent quelque relâche à la violence de ma paſſion; ma raiſon crût être devenuë la Maîtreſſe; je vis combien il m'étoit impoſſible d'eſperer de paſſer ma vie avec luy, & la pen-

ſée de vivre avec un autre me fit tant d'horreur que la ſolitude & les objets qu'on voit là ſi differens de ceux du monde m'ayant fortifiée dans mes projets, je me déterminay à me faire Religieuſe, & à dérober pour jamais à Cléante la connoiſſance de ma vie & de mon amour. J'en écrivis à mon Pere qui fut touché & ſurpris de ma reſolution; il s'y opoſa en vain, par tout ce qu'il put imaginer pour m'en détourner; & il fut obligé de faire revenir ma mere pour m'arracher, malgré moy, du Convent où je voulois finir ma vie.

Je croyois ma paſſion ſi guerie, & Cleante ſi foible dans mon cœur, que j'étois veritablement perſuadée, quand je ſortis du Convent, que j'y reviendrois auſſi-toſt que j'aurois donné à ma mere les marques d'obeïſſance que la bienſeance ne pouvoit me permettre de luy refuſer. Mais à peine avois-je fait deux ou trois lieuës que paſſant par un lieu où le hazard me fit aprendre que Cleante étoit avec la Cour, je ſentis une émotion ſi vive, & il me revint une idée ſi preſſante de ſa perſonne & de tout ce que j'avois aimé en luy, que je commençay à connoître qu'il me ſeroit bien plus

facile de renoncer au monde qu'à mon amour. Dés que ma mere m'eut en son pouvoir, elle me declara qu'elle ne souffriroit pas que dans un âge si peu avancé je prisse pour toute ma vie un party qui étoit si difficile à soûtenir. Je m'oposay inutilement à ses raisons & à ses ordres, il falut obéir, & je sentis en secret que l'espoir qui me flatoit déja de revoir Cleante avoit affoibly mes resolutions, & étoit la vraye raison qui me rendoit si complaisante pour les volontez de ma famille. Que l'absence, ma chere Zelonide, rend sensible le plaisir de revoir ce qu'on aime ! On me mena peu de jours aprés à Fontainebleau, j'y revis Cleante, & je crûs voir en luy des charmes que je n'y avois pas encor trouvez. Ce fut inutilement que ma raison representa à mon cœur qu'il en aimoit un autre: je l'aimay bien-tôt plus que je n'avois fait avant ma solitude & mes résolutions.

Peu de tems aprés je fis une étroite liaison avec une amie de ma famille qui avoit passé sa vie à la Cour de la Reine Mere, qui elle avoit été attachée jusqu'à sa mort ; comme elle avoit infiniment de l'esprit, & que sa personne avoit des agrémens qui rendoient sa beauté plus

touchante en elle qu'en femme que j'aye jamais connuë; je compris qu'il étoit difficile qu'elle eut passé plusieurs années à une Cour si polie & si galante sans y connoître l'amour; & je me persuaday que si je pouvois m'en faire assez aimer pour oser luy ouvrir mon cœur, je trouverois dans cette Confidente tout le secours qu'on peut attendre d'une amie éclairée & sensible. Je ne me trompay point, Partenice entra dans mes sentimens avec une bonté infinie, & comme elle connoissoit mieux que moy le malheur où j'étois engagée, elle me plaignit d'être soûmise de si bonne heure à la violence d'une passion qui n'a presque jamais que des suites cruelles. En luy découvrant mes foiblesses, je luy fis connoître le dessein que mes malheurs m'avoient fait prendre de me faire Religieuse. Que faire dans le monde, luy disois-je, quand on n'y conte qu'un seul homme, & qu'on n'est pas destinée à passer sa vie avec luy? Dois-je m'exposer à luy découvrir la folle passion qu'il m'a inspirée? Que sçais-je même si les mauvais exemples & mes longues douleurs ne me forceront pas un jour à luy faire un entier aveu de ma foiblesse?

Quelle honte pour une femme de dire la premiere qu'elle aime ? Et de le dire quand elle est seure que la declaration qu'elle fera de son amour n'en peut inspirer à celuy à qui elle le découvre. Ah! je ne puis penser sans frayeur à cette indigne humiliation, & je ne voy qu'un Convent qui me puisse mettre hors d'état de la craindre: tant que je pouray esperer de voir Cleante je l'aimeray, & tant que je l'aimeray je dois me défier des extravagances les plus outrées que l'amour peut faire faire.

J'aime à vous voir tant de pudeur avec tant d'amour, répondit Partenice; mais Belise, vôtre peu d'experience vous fait regarder l'état où vous êtes bien differemment de ce qu'il me paroît. Vous croyez que rien ne peut égaler vos douleurs, parce que vous n'en connoissez point d'autres. C'est un grand malheur, il est vray, d'aimer sans être aimée, mais ce malheur, au moins par le peu de connoissance qu'en a Cleante, vous exempte de bien d'autres mille fois plus honteux. Si vos actions sont innocentes, vous n'avez rien à vous reprocher, & vous ne craignez pas le chagrin affreux d'être sa-

crifiée à une rivale qui ne manque jamais à publier vôtre honte pour augmenter la réputation de ſes charmes. L'état où vous êtes ne laiſſe pas d'avoir des douceurs ; vous aimez, & vous n'avez jamais eu aucun ſujet de vous plaindre de ce que vous aimez, je pourrois vous en faire connoître de plus malheureuſes que vous. Vous connoiſſez mal, ma chere Beliſe, pourſuivit-elle, le cours des violentes paſſions quand vous craignez tout l'avenir. Croyez-vous que vous aimerez éternellement Cleante? que vous vous abuſez. L'amour le plus ardent & le plus tendre s'uſe inſenſiblement, & l'Univers eſt plein d'Amans infidels qui avoient juré comme vous d'aimer toute leur vie : je comprens (diſois-je) que toutes les paſſions ne durent pas autant que la vie, mais je crois auſſi qu'il y en a qui ne finiſſent qu'avec elle. Hé ! qui pourroit détruire la mienne, ſi j'aime depuis ſi long-tems Cleante inſenſible pour moy, & amoureux d'une autre ? Le tems, ma chere Beliſe, me répondit-elle, a un pouvoir ſouverain ſur les choſes qui paroiſſoient les moins ſujettes à perir. Ah ! que vous regreteriez pour lors la liberté qu'un

Convent vous auroit fait perdre ; & que vous déploreriez l'état d'une Religieuſe ſans dévotion qui ne manque jamais d'avoir mille retours vers le monde, & mille deſirs d'autant plus violens qu'elle s'eſt ôtée le pouvoir de les contenter. Défiez vous de vos réſolutions & de vos forces dans un âge ſi peu avancé, & ſi vôtre cœur vous preſſe abſolument de vous jetter dans la retraite, n'en choiſiſſez jamais que de celles qui n'ôtent pas la liberté de profiter des conjonctures.

Ces diſcours que Partenice me tenoit toutes les fois que nous pouvions parler en liberté, moderoient la violence de la paſſion que je ne pouvois arracher de mon ame, & m'éloignoient en même tems de la penſée d'un Convent, où le malheur de mon amour me conſeilloit de me jetter; mais à peine commençois-je à ſentir le ſecours qu'on tire des conſeils d'une amie éclairée & ſincere, que Partenice retourna à la campagne où elle paſſoit une partie de ſa vie ; & comme le tems que je paſſay avec elle avoit été trop court pour m'avoir affermy dans les ſentimens qu'elle m'avoit voulu inſpirer, ſon éloignement fit bien-toſt re-

tomber mon cœur & mon esprit dans le même embarras que j'avois éprouvé auparavant.

L'impossibilité de vaincre ma passion qui avoit pris naissance avec ma raison, celle que Cleante avoit pour un autre, & les charmes que l'on me disoit qu'avoit cette heureuse rivale, me firent reprendre le dessein de cacher dans le fond d'un Cloître pour jamais ma honte & mon amour. Je déclaray tout de nouveau à mes Parens que je voulois être Religieuse, que ce que j'avois vû dans le monde depuis qu'ils m'y avoient fait revenir n'avoit servy qu'à fortifier les raisons que j'avois de le quiter, & que la retraite seule pouvoit convenir aux sentimens que j'avois. Mes raisons, mes larmes, & mes prieres n'ayant pû me faire obtenir leur consentement, je résolus de me dérober de mon pere & de ma mere, & de m'aller jetter malgré eux dans le Convent dont ils m'avoient fait sortir. Quelques mesures que j'eusse prises pour regler l'execution de ce projet, je fus arrétée en chemin par mon pere, qui ne me trouvant pas chez luy au retour de la Ville, ne hesita point à penetrer la verité de mon avanture; il courut

aprés moy, & m'ayant joint avec ma mere à quatre lieuës de Paris, il m'enleva & me r'amena chez luy par force. Me voila donc pour la seconde fois détournée du dessein que j'avois tant de raison de former d'être Religieuse, & je retournay dans le monde pour être desormais soûmise à la plus cruelle destinée, & aux malheurs les plus affreux dont vous ayez jamais oüy parler.

Ce que je venois d'entreprendre pour me jetter dans un Convent fit craindre à mon pere qu'à la fin je ne luy échapasse; & comme il m'aimoit trop pour se pouvoir résoudre à me perdre pour toûjours, il ne songea plus dés qu'il m'ût r'atrapée qu'à me marier promptement. Aussi-tost qu'il eut trouvé un party qui convenoit autant à ma famille qu'il convenoit peu à mes sentimens, il m'engagea (comme c'est la coûtume) sans m'en parler, & m'aprit qu'il ne faloit plus pour consommer cette terrible affaire qu'un consentement qu'il ne croyoit pas qu'il me dût demander. La proposition qu'il m'en fit me causa une surprise & une douleur si vive que je n'ûs pas la force de luy répondre. Mon silence & mes larmes luy décou-

vrirent une répugnance dont il ne put penetrer la cause. Ma mere & luy me presserent inutilement de m'expliquer, je les quittay avec un desespoir qui les effraya, & j'allay m'enfermer dans ma chambre pour m'abandonner au plus violent desespoir que mon cœur eut jamais éprouvé. Quoy! disois-je, auray-je la lâcheté de consentir à un engagement qui me sépare de ce que j'aime sans espoir de retour, & qui rendra desormais criminels jusqu'aux moindres pensées & jusqu'aux sentimens les plus innocens que je pourois avoir pour luy? Non, rien ne peut faire cesser mon amour, & je veux pouvoir aimer Cleante le reste de ma vie, sans que le plus severe homme me le puisse reprocher.

Dans un péril si affreux & si pressant le seul remede qui me vint dans l'esprit fut d'executer malgré tout le monde le dessein que j'avois d'être Religieuse; mais outre les opositions d'un pere que mes premiers refus avoient rendu furieux, tout ce que Partenice m'avoit dit autrefois pour m'en dissuader me revint dans l'esprit, & il me sembla même que la vertu me défendoit d'em-

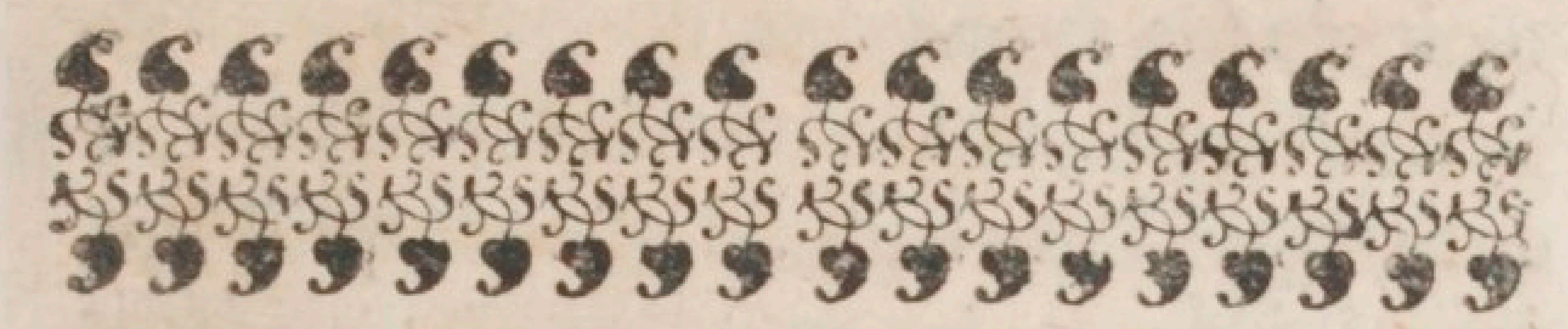
brasser une sorte de vie si oposée aux sentimens dont je ne connoissois que trop qu'il étoit impossible de me guerir. Mais d'unautre côté comment m'engager avec un homme que l'inclination naturelle que j'avois pour Cleante me feroit haïr mortellement, quand je luy verrois occuper une place que mes desirs avoient destinée depuis si long-tems à un autre que j'adorois ?

De quelque côté que je tournasse ma pensée je ne voyois que des malheurs à choisir, mon cœur & mon esprit également agitez souffroient mille douleurs. Je prolongeay cette cruelle incertitude autant qu'il me fut possible ; mais enfin, mon pere & ma mere voulurent être obéïs, ils employerent, aprés tant d'inutiles tendresses, les menaces & l'autorité; il falut étouffer mes sentimens, & on m'obligea à signer ma mort. C'est de ce jour, ma chere Zelonide, qu'ont veritablement commencé ma honte & mes douleurs, & que je puis vous dire que j'ay été la plus malheureuse femme qui ait jamais aimé.

Belise ne put rapeler dans sa mémoire tout ce que l'amour luy avoit fait souffrir depuis son mariage sans verser un

torrent de larmes, & ſans s'abandonner à des mouvemens d'une douleur ſi vive qu'elle interrompit ſon diſcours. Son amie n'oublia rien pour diſſiper de ſi triſtes idées, mais les douleurs de Beliſe n'étoient pas de celles à qui les diſcours puſſent donner quelque ſoulagement. Elle fit entendre à ſon amie qu'elle n'en eſperoit que la mort, & la nuit ſuccedant à des reflexions ſi douloureuſes, elles quiterent les Tuilleries & s'en retournerent chez elles.





HISTOIRE DES AMOURS DE CLEANTE ET BELISE.

SECONDE PARTIE.



E que Belise avoit conté à son amie luy avoit laissé trop de curiosité pour attendre plus tard qu'au lendemain à chercher à en apprendre la suite. Elle alla dés qu'elle eut dîné chez Belise qu'elle trouva encore dans son lit, l'abatement où l'avoient jetté les soûpirs & les larmes qu'elle avoit versées une partie de la nuit, ne luy permetoit pas de se lever, elle défendit qu'on laissât entrer personne chez elle, & ayant fait asseoir Zelonide auprés de son lit, elle continua le

recit de ses avantures.

Dés que je fus mariée je tombay dans une si grande langueur qu'il eut été aisé de croire que l'amour en étoit la cause, si l'on m'eut vû la moindre atention pour quelque personne ; mais comme je ne voyois presque jamais celuy que mon cœur adoroit secrettement, & que j'avois pour tous les autres hommes une indifference qui alloit jusqu'au mépris, personne ne penetra la raison qui rendoit mon esprit & mes actions si differentes de la vivacité de ma premiere jeunesse ; ce que j'avois prévû ne manqua pas d'arriver. Le dégoust que j'eus pour mon mary dés le premier moment que je le vis, se changea en peu de jours en une haine insuportable ; l'idée de Cleante si differente de celuy à qui j'étois sacrifiée me donnoit une telle horreur pour ses empressemens que s'il eut eu la moindre delicatesse dans le cœur, il se fut repenty dés le premier jour d'user d'un droit qu'il pouvoit s'apercevoir que je ne luy avois pas donné.

Cependant la vertu qui jusques là ne m'avoit pas encore abandonnée, quelque forte qu'eut été mon amour, me fit résoudre à m'atacher malgré moy-mê-

me au devoir qu'une Loy ſi injuſte m'avoit imposée, & raſſemblant tout ce qui me reſtoit de raiſon, je pris le party de me donner tant d'occupation au dedans de ma famille, & de m'éloigner ſi fort de tout ce qui pouvoit animer le penchant que j'avois à la tendreſſe, que mon cœur pût inſenſiblement ſe guerir de celle qu'il avoit pour Cleante. Je me bannis volontairement d'un certain monde où je l'aurois infailliblement rencontré, & comme ſi le hazard avoit voulu ſeconder mon deſſein, Cleante fut des temps infinis ſans venir ny chez moy ny chez mon pere, ſoit que les ſoins de ſa fortune, ſoit que ceux de ſon amour l'occupaſſent davantage qu'ils n'avoient fait auparavant; mais vous allez voir juſqu'où va mon malheur, ma chere Zelonide. Pendant que je me tins enfermée dans ma famille pour m'acquerir du repos aux dépens de tout ce qui pouvoit flater mon cœur, je fus aſſez malheureuſe pour plaire à tous ceux que je ne pouvois empêcher qu'ils ne me viſſent; & comme ſi ce que je cachois d'amour dans le fond de mon cœur eut répandu un mal contagieux ſur tout ce qui m'aprochoit, je me vis bien toſt

autant d'Amans que de parens proches, & il n'y eut pas jusqu'à un vieil amy de mon pere qui se coëffa de cette belle fantaisie à 60. ans passez. Quoy, disois-je, ce n'est pas assez d'avoir à souffrir la vûe d'un mary que je hay, parce que j'aime Clante, il faut que tout ce qui m'environne soit devenu autant d'ennemis qui veulent luy ravir un bien qui ne peut jamais être qu'à luy. Quelquefois je rougissois de ce que ses Rivaux étoient si indignes de luy: il me sembloit que sa vanité & la mienne n'étoient pas satisfaites d'une si facile victoire ; souvent je souhaitois que tout ce qu'il y avoit de plus aimable au monde voulût m'aimer pour faire à Cleante un sacrifice qui pût au moins toucher son amour propre, s'il n'eut pû toucher son cœur ; mais quelque importunée que je fusse des impertinentes ardeurs que je faisois naître, il faut cependant que je vous avouë que je ne laissois pas de penser avec quelque sorte de plaisir que je pouvois inspirer de l'amour. Je me faisois une maligne joye d'essayer le pouvoir de mes foibles charmes sur des objets que je ne pouvois aimer, dans l'esperance que ces mêmes apas secondez de la plus

violente paſſion du monde trouveroient peut-être un jour le moyen de faire le même effet ſur le cœur de Cleante. Ce que je penſois défendre pour luy, malgré le ſoin que j'avois pris de le banir de ma mémoire, me faiſoit facilement tomber avec ſes Rivaux ſur des diſcours de tendreſſe, que chacun d'eux étoit aſſez fol pour expliquer ſouvent en ſa faveur; & ainſi ſans que mon cœur courût aucun riſque j'aprenois à plaire à Cleante aux dépens de ceux que j'étois bien ſeure qu'ils ne me plairoient jamais. Mais helas! qui m'eût dit alors que c'étoit autant de tirans & d'épions que ma deſtinée me préparoit pour traverſer un jour mes deſirs & ceux de Cleante.

C'eſt ainſi que j'avois coulé les premieres années de mon mariage ſans avoir vû Cleante depuis les premieres ceremonies de ce jour fatal, lors qu'au retour d'un voyage que la Cour avoit fait en Flandres il vint rendre viſite à mon pere, qui étant occupé d'une affaire qu'il ne pouvoit quiter, le fit prier de monter dans ma chambre où par hazard j'étois ſeule. L'embaras & la ſurpriſe où je fus en le voyant auroient ſuffi

pour luy faire penetrer une partie des ſentimens de mon cœur, s'il n'avoit pas été ſi occupé de celle qu'il aimoit, qu'il n'avoit d'atention pour aucune autre choſe : je luy fis des complimens ſans fin & ſans aucune ſuite; je luy parlay de ſon voyage & luy fis vingt queſtions qui n'y avoient aucun raport. Cleante en étoit auſſi ennuyé que j'étois troublée ; de maniere que la converſation étant entierement finie, il tira de ſa poche en rêvant une boëte garnie de diamans avec laquelle il badina long-tems ſans reflexion, & ſans que je m'en aperçuſſe; mais enfin il me revint tout à coup dans la memoire qu'on m'avoit dit autrefois qu'il avoit dans le fond d'une eſpece de tabatiere d'or, le Portrait de cette aimable Rivale qui m'avoit tant cauſé de pleurs. Un mouvement de curioſité & de jalouſie me pouſſa auſſi-toſt à chercher de le voir. Je luy demanday ſa boëte, & l'amour qui n'a jamais manqué aucune occaſion de me faire ſentir ſes traits les plus picquans me fit en un moment trouver le moyen d'en ouvrir le ſecret. Cleante qui ne s'étoit pas atendu que je ſçeuſſe qu'il y avoit un portrait, voulut me l'arracher des mains,

mais il ne put le faire aſſez promptement, pour m'empêcher d'entrevoir le plus aimable viſage qui eut jamais frapé mes yeux. Heureuſement & pour luy & pour moy, mon pere entra au même inſtant dans ma chambre ; il ſe mit à parler avec Cleante, & leur entretien me diſpenſant de parler, & les empêchant d'avoir aucune attention à ce que je faiſois, me donna le loiſir de dérober l'agitation où étoit mon cœur aux yeux de Cleante, & à la pénétration de mon Pere.

La beauté du Portrait de ma Rivale fit une impreſſion ſi vive dans mon imagination, que je n'eus plus de repos que je ne fuſſe éclairée par mes yeux, ſi elle étoit veritablement auſſi belle qu'elle me l'avoit paru. Mais, Dieu, que je me trouvay punie de ma curioſité, quand je la vis encore mille fois plus charmante que ſon portrait. Non, Zelonide, vous n'avez jamais rien vû de ſi aimable de vôtre vie. Tout ce que la fleur de la premiere jeuneſſe a de plus brillant, & tout ce que les graces ont jamais eu de charmes étoit ſur ſon viſage ; un teint d'une blancheur ſi ſurprenante & ſi vive qu'elle ébloüiſſoit, le front grand & uny, des

yeux les plus noirs, les ſourcils larges & épais, & que la nature exprés pour rehauſſer l'éclat de ſa blancheur avoit fait plus bruns que ſes cheveux qui étoient blonds; le nez d'une proportion admirable, la bouche petite & extrémement façonnée, des lévres unies & vermeilles comme le Corail, les dents petites & fort blanches, les joues d'un tour merveilleux, le menton un peu en pointe, la gorge incomparable, la taille un peu petite, mais fort fine, & un air ſi mignon & ſi noble dans toute ſa perſonne, que les plus grandes & les plus regulieres beautez frapoient beaucoup moins les yeux que les agréemens qui la rendoient toute brillante. Le ſon de ſa voix qui n'eſt pas ſelon vous une choſe indifferente, étoit une des perfections de cette aimable perſonne, ſa parole alloit au cœur, & elle accompagnoit tout ce qu'elle diſoit d'une maniere ſi polie & ſi enjoüée, qu'il ſembloit que la nature avoit pris plaiſir de raſſembler en elle tout ce qui peut charmer.

Quelque dépit que me fit ſa beauté, je ne pus m'empêcher de la loüer, elle n'en fit point les honneurs comme font les belles perſonnes pour s'atirer encore

plus de loüange, elle me dit au contraire que si elle avoit atendu une personne d'aussi bon goût, elle se seroit mise sous les armes pour tâcher de me plaire, qu'elle répareroit cette faute une autre fois, & qu'elle esperoit, puisqu'elle étoit assez heureuse pour que j'eusse trouvé le chemin de son Convent, je luy ferois l'honneur de ne la pas oublier, qu'elle sentoit déja qu'elle avoit beaucoup de plaisir à m'y voir, & que la solitude de la grille ne devoit pas m'éfrayer; que j'y trouverois quelque fois assez bonne compagnie pour ne me pas repentir de la charité que j'aurois de visiter une recluse. Helas! elle n'entendoit pas combien elle parloit juste, & je sçavois mieux qu'elle que je pouvois trouver souvent dans son parloir le seul homme qui pouvoit me plaire. J'en sortis avec un dépit & une rage, qu'elle étoit bien éloignée de deviner, & qui me fit bien faire des sermens de n'y retourner de ma vie.

Je vous avouë que tout ce que je trouvay de beauté & de merite dans ma Rivale me donna une douleur plus vive que toutes celles que j'avois éprouvées auparavant. Je trouvois quelque chose

de ſi humiliant pour moy dans la comparaiſon que je faiſois de ſa perſonne à la mienne que je fus plus d'un mois ſans vouloir me regarder dans un miroir. Quel eſpoir, diſois-je, peut-il me reſter aprés ce que j'ay vû ? Cleante aimé uniquement de la plus charmante perſonne du monde, ceſſera-t'il jamais de l'aimer? Et quand même le temps par des avantures que l'on ne peut prévoir deſuniroit deux Amans ſi dignes l'un de l'autre; Seroit-ce moy, que Cleante aimeroit aprés avoir aimé ce qu'il aime? Non, il faut me guerir pour toûjours. J'ay trouvé dans ma curioſité un ſecours que ma raiſon n'auroit jamais pû me donner, les charmes de ma Rivale triompheront de la paſſion la plus obſtinée qui ait jamais été, & je me percerois moy-même le cœur ſi j'avois encore l'indignité d'aimer Cleante aprés ce que je viens de voir.

La réſolution que je pris pour ce coup de vaincre ma malheureuſe tendreſſe, fut plus forte qu'elle n'avoit encore été. Je commençay à fuïr plus ſoigneuſement que jamais tout ce qui me pouvoit faire ſouvenir de Cleante. Au lieu de me renfermer comme auparavant

dans

dans la ſolitude de ma famille, je ne cherchay plus que la diſſipation & les amuſemens du monde ; & s'il faut vous avoüer toutes mes foibleſſes, ma chere Zelonide, je réſolus de chercher ſi je ne trouverois point quelqu'un qui me plût aſſez pour m'aider à me guerir du fol amour que je nourriſſois ſi vainement depuis tant d'années. Mais qu'une vraye paſſion eſt difficile à vaincre. Tout ce que je faiſois, loin de diminuer mon indigne ardeur ne faiſoit que l'augmenter : tout ce que je voyois d'aimable, loin de chaſſer Cleante de mon cœur ne ſervoit qu'à m'en faire ſouvenir davantage. Rien de tout ce qui paroiſſoit charmant aux yeux des autres ne luy reſſembloit point aſſez pour prendre ſa place ; & rout ce qui avoit du merite, avoit aſſez de raport à luy pour rendre le ſien plus ſenſible. Enfin j'éprouvay long-tems que les plaiſirs & la vûë des objets aimables, ſont encore plus dangereux pour entretenir une paſſion violente que les reflexions de la retraite, je ne laiſſay pas cependant d'étourdir la mienne à la longueur du tems: les occupations que donne le commerce du monde, & la diſſipation où ſes amu-

ſemens entretiennent l'eſprit, ne me laiſſant preſque pas le loiſir de penſer à Cleante, il me parut au bout de quelque teins que l'amour s'étoït inſenſiblement affoibly dans mon cœur, & que je pouvois me flater que je ſerois bien-toſt parvenuë à la tranquillité à laquelle j'aſpirois vaïnement depuis prés de dix ans. Mais l'amour qui dés mon enfance m'avoit regardée comme une victime dévoüée à tous ſes tourmens, n'avoit garde de me laiſſer ſi-toſt échaper. A peine commençois-je à m'aplaudir du ſuccés des ſoins que j'avois pris pour me guerir, que j'apris une nouvelle qui renverſa en un moment tout le progrés que je me perſuadois avoir fait. C'étoit aux Tuilleries, dans ce même endroit où je vous parlay hier, qu'un homme qui aborda la compagnie avec laquelle j'étois, nous aprit que la Maîtreſſe de Cleante étoit ſi dangereuſement malade qu'on ne croyoit pas qu'elle en puſt échaper, il n'en falut pas davantage pour r'apeler dans mon cœur tout l'amour que je croyois en avoir chaſſé, & le trouble où cette nouvelle me jetta parut ſi fort ſur mon viſage qu'Artemiſe qui ſe promenoit avec moy s'en aperçût, & me

ſepara de la compagnie pour empêcher que les autres ne le viſſent comme elle. Elle étoit bien éloignée d'en pénétrer la cauſe, elle crut ou que celuy qui nous avoit abordé étoit aimé de moy, ou qu'il étoit du moins le confident de celuy que j'aimois, & que ſa vûë me donnoit des ſouvenirs qui cauſoient l'agitation où j'étois. Elle fit tous ſes efforts pour s'en éclaircir avant que de me quiter, mais je ne luy répondis que par des larmes. Dés que je fus retirée ſeule chez moy, je ſentis que l'amour n'eſt jamais ſi violent que quand il eſt ſoûtenu de quelque eſperance. Pourquoy, diſois-je, ſi ma Rivale meurt, ne puis-je pas eſperer de toucher un homme dont le cœur eſt accoûtumé d'être ſenſible ? La vûë de ma conſtance & de la violence des ſentimens qu'il m'a inſpirez ne toucheroient-ils pas l'ame la plus dure ? Le dégoûterois-je de l'amour, moy qui en ay plus que toutes les femmes du monde enſemble ? Et l'excés de ma tendreſſe & ce que l'on me flate que j'ay d'eſprit ne peut-il pas réparer ce qui manque d'agréement à ma perſonne ? Mais, diſois-je un moment aprés, ſi j'aime Cleante, puis-je bâtir mon bon-heur ſur une perte qui

va luy coûter la vie ? Pourra-t'il jamais oublier celle qu'il aime depuis tant d'années? Et s'il se souvient de tous ses charmes, s'accoûtumera-t'il à m'aimer? Non, malheureuse Belise, souhaite que ta Rivale vive, il te sera encore plus cruel & plus honteux de n'être point aimée quand elle ne vivra plus.

Je passay les six mois que dura la maladie de ma Rivale dans ces agitations ; & j'éprouvay tant de differentes douleurs pendant qu'elle dura, que je m'étonne que je n'en sois plûtost morte qu'elle. Artemise qu'une mutuelle amitié obligeoit à me voir tous les jours ne pouvoit rien comprendre aux changemens de mon esprit & de mon humeur ; ma tristesse & ma langueur étoient pour elle une énigme impenetrable, de quelque côté qu'elle tournât son imagination.

Enfin j'apris que cette aimable personne étoit morte, que peu de momens aprés sa mort on avoit sçû que Cleante l'avoit épousée, & que le respect qu'il avoit pour son pere l'obligeant à tenir secret un mariage qu'il avoit fait sans son aveu, cette sage personne pour en dérober plus aisément la connoissance à

la famille de Cleante, avoit preferé pendant ſept ans la ſolitude d'un Convent où elle avoit été juſqu'à ſa mort, à tous les agrémens & les plaiſirs du monde, où ſa beauté auroit pû luy atirer tout ce qui peut flater l'amour propre d'une jeune perſonne. Je fus ſi touchée du deſeſpoir où j'apris que la mort de ma rivale avoit jeté Cleante, & ſi agitée du trouble que cette nouvelle avoit mis dans mon cœur, que je fus obligée de m'enfermer pluſieurs fois dans ma chambre, ſous prétexte d'être malade. Artemiſe fut la ſeule que j'apelois à mon ſecours. Elle me trouva un jour ſi baignée de mes larmes & dans un ſi terrible abatement qu'elle me conjura encore plus tendrement qu'elle n'avoit fait, depuis qu'elle me trouva ſi changée, de luy dire la cauſe d'une ſi vive douleur, & comme j'étois aſſez preſſée par moy-même de chercher dans les conſeils d'une amie, ce que je ne pouvois plus eſperer de ma raiſon, je me rendis à ſes prieres: Non, luy dis-je, Artemiſe, il n'eſt plus tems de diſſimuler avec une amie telle que vous. Cette aimable perſonne qui eſt morte depuis deux jours, & Cleante dont tout le monde plaint la juſte douleur, ſont les per-

ſonnes du monde auſquelles je m'intereſſe le plus, quoy que vous ne m'en ayez jamais ouy parler ; l'une fut ma Rivale, & l'autre le ſeul homme qui eut jamais touché mon cœur ; j'ay commencé à me connoître en vain;ma raiſon,ma vertu, la longueur du tems, & la paſſion pour une autre ont fait tour à tour leurs efforts pour me guerir, je l'ay toûjours aimé, & l'aime encore avec une ardeur qui n'eut jamais d'égale, & la mort de ma Rivale me rendant l'eſperance que ſa beauté & l'amour de Cleante m'avoient depuis long-temps fait perdre, je ne ſuis plus la maîtreſſe de luy cacher mes ſentimens; je me jette entre vos bras, ma chere Artemiſe, ayez pitié d'une malheureuſe qui fera mille extravagances ſi vos conſeils ne rapellent la raiſon qu'elle a perduë. Il faut que Cleante ſçache que ie l'aime depuis que je ſuis née, & que ie ne ſçay qui me peut empêcher dans le tranſport où ie ſuis de le luy aller avoüer moy-même dans ce moment. Qui m'a dit que quelqu'autre ne me préviendra pas ? Et qu'un cœur dont la tendreſſe & la probité ſont à preſent ſi connuës, ne ſera point deſiré de mille femmes qui auront plus d'apas que

moy ? Non, je n'y perdray pas de tems ; & dûs-je en mourir, je veux que Cleante ſçache que je l'aime.

Artemiſe voyant le trouble où j'étois connut bien qu'il n'étoit pas queſtion dans ce moment de chercher à détruire une paſſion ſi violente, elle ſongea ſeulement à apaiſer un peu la fureur où elle me voyoit, & feignant d'entrer dans mes ſentimens, elle me conjura de ne rien précipiter dans l'état où j'étois, & de luy laiſſer le ſoin de ma deſtinée qui ſeroit beaucoup plus en ſeureté entre ſes mains que dans les miennes.

Dés le lendemain elle me vint revoir, & me trouvant un peu plus tranquille que la veille, elle crût pouvoir me ramener à la raiſon, ou du moins d'arrêter la reſolution où je luy avois paruë de declarer mon amour à Cleante, elle y employa toutes les raiſons qu'une amie éclairée pouroit s'imaginer, & y joignit des prieres & des larmes ; mais comme elle vit qu'il n'y avoit point de remede à ma folie, elle crût que l'amitié l'engageoit à moderer du moins les extravagances que l'aveuglement de ma paſſion m'alloit faire faire, & examinant avec moy tous les partis que mon imagina-

tion m'avoit déja ſuggerez entre tant d'extremitez où j'étois reſoluë de me précipiter, elle me détermina à la moins terrible.

Je paſſay la nuit à écrire une Lettre à Cleante d'une écriture contrefaite, par laquelle je luy aprenois qu'il y avoit une Dame qui l'aimoit depuis dix ans avec une conſtance qui n'eut jamais d'égale, & qui par le ſoin qu'elle prenoit encore de ſe déguiſer en luy écrivant, ne cherchoit pour tout fruit du pas terrible qu'elle faiſoit, qu'à luy faire connoître que quelque malheureux qu'il fuſt par la perte qu'il venoit de faire, il y avoit au monde une perſonne mille fois encore plus malheureuſe que luy.

Cette Lettre ayant été renduë à Cleante dans les premiers mouvemens de ſa douleur, il en fut ſi offenſé, qu'aprés l'avoir lûë il la jetta à la teſte de celuy qui la luy avoit aportée, & le menaça s'il étoit jamais aſſez hardy de ſe charger d'un ſemblable meſſage, de le faire aſſommer. Le ſuccés de cette premiere tentative, loin de me déplaire, ne fit qu'augmenter l'eſtime que j'avois pour Cleante, je n'aurois pas voulu que dans le deſeſpoir où il devoit être, il eut fait

un meilleur accueil à une declaration d'amour.

Deux jours aprés je hazarday une seconde Lettre, qui par des circonſtances particulieres qu'elle contenoit, devoit du moins donner de la curioſité à Cleante : J'y diſois tant de bien de celle qu'il venoit de perdre, qu'il ne put s'empêcher d'avoir quelque ſorte de plaiſir à la lire ; & le frere de cette aimable perſonne à qui il avoit conté l'avanture de ma premiere Lettre, ſe trouvant avec luy dans le tems qu'il reçeut la ſeconde, il la luy donna à lire, & le pria de luy faire une réponſe qui puſt le delivrer pour toûjours d'une importunité ſi extravagante & ſi mal placée : il le ſervit à ſouhait ; car la réponſe qu'il fit étoit ſi dure & ſi outrageante qu'elle penſa me faire perdre entierement courage. Je verſay plus de pleurs en la liſant que Cleante n'en avoit verſé depuis huit jours ; l'humiliation où je m'étois abaiſſée ſe repreſenta à mon eſprit dans toute ſon horreur, & je fus quelque tems reſoluë d'abandonner l'indigne projet que j'avois fait. Enfin l'amour au bout de quelques jours ſe rendit encor le maître de mon eſprit, & du peu de raiſon qui m'étoit revenuë ;

j'écrivis pour la troiſiéme fois à Cleante en le conjurant par les charmes & le ſouvenir de ce qu'il avoit tant aimé, d'avoir pitié d'une paſſion involontaire, qui par la moderation de ſes deſirs n'avoit rien qui puſt l'offenſer.

Je le priois de ſe rendre un matin aux Tuilleries où il trouveroit cette inconnuë qui l'aimoit ſi éperduëment. La propoſition d'un rendez-vous l'offenſa encore plus que ma premiere Lettre, il la déchira, & défendit à ſes gens en preſence de celuy qui l'aportoit d'en recevoir jamais de ſemblables. Le recit de l'accueil qu'avoit eu ma troiſiéme Lettre me fit croire que tant que j'agirois ſous le nom d'une inconnuë, je ne recevrois que du mépris & des outrages de la part de Cleante; qu'au contraire il ne pourroit s'empêcher d'avoir du moins quelque ménagement pour moy, quand il auroit apris mon nom, & qu'aprés ces pas que j'avois eu la hardieſſe de faire, il n'y avoit de party pour moy que de me donner entierement à connoître. Dans ce terrible deſſein j'écrivis à Cleante de ma veritable écriture, & comme elle ne luy étoit pas plus connuë que la premiere, je ſignay de mon nom

une Lettre que je croy que jamais femme avant moy n'avoit eu le malheur de ſigner. Les civilitez & les marques d'amitié qu'il avoit reçûës de ma famille depuis la perte qu'il venoit de faire pouvant l'obliger à venir chez moy dés que la bienſeance luy permettroit de faire des viſites, je luy demanday en grace d'accorder cette marque de ſa pitié à une Dame qu'il n'en trouveroit peut-être pas tout à fait indigne, quand la pureté & ſincerité de ſes ſentimens luy ſeroient connuës.

Il m'a avoüé depuis qu'il me croyoit ſi éloignée du perſonnage que je joüois, qu'il ne put croire que cette Lettre fût de moy, & qu'il ſe perſuada que c'étoit quelque femme de mes ennemies qui s'étoit ſervie de mon nom pour tâcher de m'expoſer à une indiſcretion qui m'auroit perduë ſans reſſource. La viſite qu'il me rendit dés qu'il put ſortir penſa le confirmer dans cette erreur; je luy avois marqué l'heure, mon mary l'amena luy-même dans ma chambre, aprés avoir reçû ſes premieres civilitez, il me trouva au lit, & deux femmes de chambre, qui travailloient auprés de moy, il ne put croire qu'ayant à parler d'un ſi terrible

ſecret, j'euſſe ſoin de tenir deux fem-
mes dans ma chambre. Aprés avoir ré-
pondu aux complimens, & à quelques
queſtions que je luy fis ſur la perte qui
cauſoit l'état douloureux où il étoit, il
ſe leva pour prendre congé de moy,
perſuadé que je ne pouvois être celle
qui luy avoit donné un rendez-vous.
Le trouble & l'embarras où j'étois ne
peut s'imaginer ny ſe dire; j'avois voulu
pluſieurs fois commencer un ſi terrible
diſcours, & toutes les fois je m'étois
trouvée ſans parole. Enfin, le voyant
prêt à partir, je luy demanday d'une
voix tremblante s'il n'avoit rien à me
dire, il me répondit d'un air encor plus
embarraſſé, que l'habit qu'il portoit, &
les pleurs qui couvroient ſon viſage
diſoient tout ce qu'il avoit à dire, &
qu'il ne croyoit pas avoir à parler d'autre
choſe que de ſa douleur. Ah Cleante!
luy dis-je, voulez vous m'outrager en-
core? Seroit-il poſſible que l'état où je
ſuis ne vous fiſt pas pitié? Pourquoy
faut-il que vos malheurs me touchent
aſſez, pour avoir ſouhaité mille fois que
la perte de ma vie pût vous rendre la
perſonne que vous avez perduë; & que
vous ſoyez aſſez dur pour ne vouloir
pas

pas ſoulager d'un ſeul mot d'honnêteté, les douleurs affreuſes que vous me cauſez depuis dix ans. Je l'aſſuray en même temps qu'il pouvoit ſans craindre me parler devant mes femmes, qu'elles n'écoutoient pas, & que quand elles pourroient l'entendre, la ſageſſe dans laquelle j'avois vécu juſqu'à lors les empêcheroit de croire que tout ce qu'il diroit eût raport à moy. Il ſe r'aſſura, & aprés avoir éſſuyé ſes larmes, que mon diſcours avoit encore redoublées; eſt-il poſſible, me dit-il, M^e^, que vous puiſſiez dire que vous connoiſſiez l'amour & que vous veüilliez exiger de moy, qu'en l'état où je ſuis je ſouffre qu'on m'en parle? Non, M^e^, rien ne peut arracher de mon cœur la juſte douleur qui m'accable, le tems même y perdra le pouvoir qu'il a ſur les afflictions communes, je ne puis que vous plaindre dans le fond de mon cœur d'être ſoûmiſe à une ſi cruelle deſtinée, vous promettre un ſecret inviolable de ce que vous m'avez écrit, & vous prier de me permettre de fuïr tous les lieux où je croiray vous pouvoir trouver; ma douleur m'eſt trop chere, & elle pourroit peut-être courir quelque riſque avec une perſonne, qui

avec tout l'eſprit que vous avez en prendroit ſoin. Il me quitta bruſquement à ces paroles, ſans me donner le loiſir d'y repartir. Je ne croy pas que j'en euſſe eu la force, quand j'en euſſe eu la volonté. La confuſion où je demeuray ne ſe peut comprendre. A quelle indignité, diſois-je en moy-même, t'es tu réduite, malheureuſe Beliſe ? Quoy tu as pû dire en face à un homme que tu l'aime à la folie ? Et tu ſurvis à la douleur de l'avoir entendu dire qu'il ne t'aimera pas. Ah ! il n'y a deſormais que la mort qui puiſſe effacer l'ignominie où tu t'es abaiſſée. Mais, diſois-je un moment aprés, que puis-je demander autre choſe de Cleante, en l'état où il eſt ? Seroit-il digne de mon cœur, s'il oublioit déja ſa douleur pour s'abandonner aux tranſports d'un nouvel amour ? Non, j'ay dû m'atendre à ce qui m'eſt arrivé, & tout ce qu'il fait pour me deſeſperer, eſt ce qui me le rend plus eſtimable, & ce qui m'atache plus fortement à luy. Que veux-je aprés tout qu'il me puiſſe accorder, ſi je ne demande à mêler mes larmes avec les ſiennes, & chercher avec luy la conſolation que trouvent les malheureux à parler

de leur douleur ? Heureuse, si dans celle qui m'accable il pouvoit à travers les soûpirs que la sienne luy cause, en pousser une de compassion pour moy.

Depuis cette terrible entrevûë, je fus long-tems sans fatiguer Cleante de mes Lettres, & je me contentay de me trouver quelquefois dans les promenades écartées où il alloit dérober sa douleur aux yeux du monde. Là, pour ne pas l'obliger à me fuïr, je ne l'entretenois que du merite & de la beauté de celle qu'il avoit perduë; & afin qu'il eût lieu de parler de tendresse avec moy, je feignois de prendre plaisir à l'entendre parler de celle qu'il avoit euë pour elle. Je loüois sa douleur, & loin de chercher à l'en consoler, je luy disois toûjours qu'il avoit raison d'être le plus affligé de tous les hommes. Mais comme il m'étoit difficile de ne pas mêler dans ces conversations quelque chose qui eût du raport aux sentimens que je luy avois déclarez, Cleanre pour ne se pas engager d'avantage à me voir & à m'écouter, s'en alla passer trois mois dans une solitude loin de tout commerce des hommes. Il s'abandonna à l'excés de la douleur avec encore plus de violence

qu'il n'avoit fait. Je ne pouvois me résoudre à être tout ce tems ſans donner à Cleante quelque marque de ma paſſion, mais le ſoin qu'il avoit pris de ne dire à perſonne le lieu de ſa retraite m'en ôtoit les moyens ; je m'aviſay pour en trouver, d'aller quelquefois déguiſée voir une petite fille de quatre ans qui étoit l'unique enfant que Cleante eut de ſon mariage, je luy portay ſouvent des bijoux, & feignant au bout de deux ou trois viſites d'avoir quelque choſe d'importance à faire ſçavoir à Cleante, ſa gouvernante m'aprit le lieu où il s'étoit allé cacher ; je luy écrivis des Lettres de civilité ſeulement, & je flatois toûjours ſa douleur pour ne le pas rebuter de mon commerce. Ces Lettres & ce que la Gouvernante luy écrivit des viſites d'une Dame inconnuë, qu'il jugea bien être moy, m'atirerent des réponſes honnêtes, & l'obligerent de m'en remercier à ſon retour. Peu de tems aprés qu'il fut arrivé, je m'en rendis plus hardie, je luy parlay de mon amour, & luy écrivis des Lettres tendres ; il me répondit ſans chagrin à la verité, mais avec une froideur & des airs de raillerie que je trou-

vois souvent plus offençans que sa colere.

Cependant cette sorte de commerce, & les visites que j'engageois Cleante à me rendre de tems en tems, m'avoient donné une sorte de vivacité qui ne fut pas long-tems sans être remarquée par les importuns que je vous ay dit que j'avois dans ma famille. Mon pere sur tout plus éclairé & plus jaloux qu'un autre en démêla la raison dés que mes manieres luy eurent fait soupçonner que j'avois quelque chose en teste, & la violence dont il étoit sur tout ce qui me regardoit, l'aveugla au point que sans songer aux conséquences de ce qu'il alloit faire, il me défendit de parler de ma vie à Cleante, & l'alla prier luy même de vouloir bien ne plus venir chez moy. Le refus que je fis d'obéïr à mon pere poussa sa colere jusqu'aux dernieres extrémitez, il m'ôta mon équipage & me fit garder à vûë dans sa maison, & ayant surpris une Lettre que j'écrivois à Cleante, il la montra à mon mary, sans que la pensée des malheurs qu'il alloit préparer à sa Fille pour le reste de ses jours pût arréter un moment de sa jalousie.

J'avertiſſois ſecretement Cleante de tout ce que l'on me faiſoit pour luy, & je l'aſſurois que les tourmens les plus cruels que la jalouſie put inventer ne diminuëroient jamais la paſſion qu'il m'avoit inſpirée, que je benirois mes douleurs ſi elles pouvoient luy arracher un ſoûpir en ma faveur ; il fut touché des maux dont il ne put douter qu'il ne fut la cauſe, il commença pour les ſoulager à m'écrire des Lettres plus tendres ; & enfin vaincu par mes empreſſemens & par la ſuite des malheurs que la jalouſie rendoit tous les jours plus terribles, il conſentit à me voir en ſecret. Tout ce que je fis pour y réüſſir ſeroit trop long à vous dire ; j'étois gardée par tout ce qui m'environnoit, & cependant j'écrivois jour & nuit, & voyois fort ſouvent Cleante. Voilà ce que mon pere & mon mary gagnoient à être jaloux. Dieu ! qu'ils euſſent été vangez s'ils euſſent connu les ſecrets tourmens de mon ame : la reconnoiſſance & la pitié de mes malheurs étoient la ſeule choſe qui faiſoit agir Cleante ; l'amour n'avoit encor aucune part à ce qu'il faiſoit pour moy, & j'eus le malheur d'éprouver pendant plus

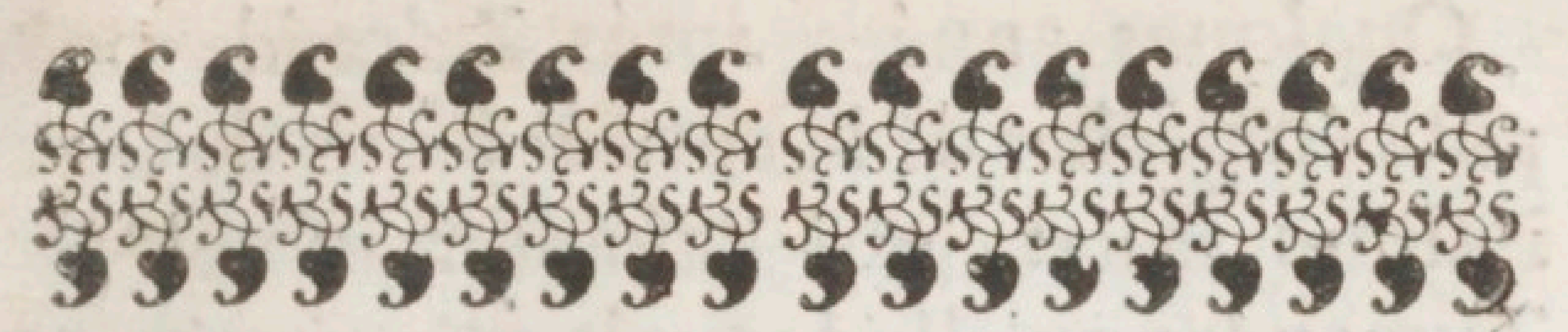
d'une année que les marques de tendresses les plus vives ne suffisent pas pour toucher un cœur qui se prend par l'inclination naturelle.

A la fin ma perseverance & mes vivacitez firent ce que mon peu de beauté & ma tendresse n'avoient pû faire ; je luy fis insensiblement oublier ses premieres douleurs, son cœur accoûtumé à aimer se familiarisa avec un autre objet, & depuis un certain tems j'ay lieu de croire que ma passion a triomphé entierement de ses froideurs : je croy même pouvoir me flater qu'il m'aime autant que je l'aime ; j'en reçois tous les jours des Lettres, & je le voy autant que la crainte où je suis, & la jalousie de ma famille, la plus soupçonneuse & la plus feconde en épions qui fut jamais, me le peuvent permettre. Le detail des avantures qui nous sont arrivées pour nous voir est infiny ; je vous en ay quelquefois conté sous des noms suposez dont vous pouvez vous souvenir, & je croy qu'elles vous feront encor plus de plaisir à present que vous en voyez les personnages découverts ; & pour vous faire mieux connoître tout ce

que je viens de vous dire, je vay vous confier une copie de la plus grande partie des Lettres que j'ay écrites à Cleante ; il m'a si souvent asseuré qu'elles étoient assez bien pensées, que lors qu'il me les a renduës, ma vanité n'a pû resister à l'envie de les faire copier avant que de les brûler. Elles commencent par la déclaration que je luy fis de mon amour. Emportez-les chez vous pour les lire à loisir, & pour aujourd'huy souffrez que je vous chasse, & que je prenne un moment de repos.

Fin de la seconde Partie.





HISTOIRE
DES
AMOURS DE CLEANTE ET BELISE.

TROISIE'ME PARTIE.



ELONIDE avoit été si touchée du recit de Belise, & avoit trouvé quelque chose de si singulier dans son avanture qu'elle l'avoit conjurée de luy permettre de l'écrire. Belise qui avoit l'esprit merveilleux pour un semblable ouvrage, non seulement y consentit pour le plaisir qu'elle se fit de pouvoir relire souvent ce qui jusqu'alors avoit fait l'unique occupation de sa vie, mais elle voulut même avoir la principale part à l'arangement que son amie donna à son Histoire.

Quelques années aprés Zelonide ne put s'empêcher de la confier à une de ses intimes amies, qui l'ayant fait voir à Tymandre qu'elle sçavoit être particulierement amy de Cleante ; Tymandre luy dit aprés l'avoir lûë. Je voy bien que Belise n'a conté à vôtre amie que ce qui est de moins remarquable dans ses avantures; c'est la fin qui est la plus curieuse; tâchez de l'aprendre de Belise même, car pour moy qui ay bien eu de la peine d'en arracher l'aveu de Cleante, j'ay fait serment de n'en parler de ma vie.

L'amie de Zelonide retourna avec empressement luy demander si jamais Belise qu'elle connoissoit, ne luy avoit point conté la fin de son Histoire. Zelonide luy répondit qu'elle étoit depuis si longtems broüillée avec elle qu'elle n'étoit pas en droit de la luy demander, & que même elle ne la voyoit plus. La réponse de Zelonide redoubla la curiosité de son amie, elle retourna chez Tymandre qu'elle conjura si fortement de luy aprendre comment avoit finy une avanture dont les commencemens l'avoient si fort interressée, que Tymandre ne pouvant resister à ses prieres, l'emmena dans une promenade, & luy parla ainsi.

La ſuite de cette bizarre avanture eſt un portrait ſi terrible de la mauvaiſe foy de la pluſpart des Dames, que le reſpect que j'ay pour queiques-unes m'a fait ſouhaiter plus d'une fois qu'elle ne fuſt jamais arrivée, ou du moins qu'elle n'eut jamais été ſçûë; mais Beliſe a été ſi imprudente que j'ay ſçû que quelque honteuſe que ſoit pour elle la ſuite de ſon Hiſtoire, elle n'a pas eu plus de diſcretion pour la cacher qu'elle en avoit eu pour taire le commencement. Je ne vous diray donc en vous l'aprenant que ce que mille gens ſçavent déja, & je vous en tairay ſeulement certaines particularitez qui rendroient Beliſe trop odieuſe ſi elles étoient connuës, & feroient une eſpece de confuſion à un ſexe qu'on ne peut ny trop ménager ny trop reſpecter. Ce n'eſt pas que ſi l'Hiſtoire de la Matrone d'Epheſe n'a pas empêché depuis cent ans qu'elle eſt écrite, que tout ce ce qu'il y a eu d'honneſtes gens n'ayent aimé les femmes eſtimables, je pourrois ſans craindre de leur faire tort être moins diſcret, ſi je n'avois juré à Cleante d'enſevelir dans un éternel ſilence ce qu'il m'a confié du comble des indignitez de Beliſe.

Pour reprendre le fil de son Histoire dans l'endroit où elle a cessé de la conter à son amie, je vous diray premierement que ce que vous m'en avez fait lire est entierement conforme à ce que m'en a conté Cleante, si ce n'est qu'il m'a dit plusieurs fois qu'il avoit bien de la peine à ajoûter foy à cette sagesse dont Belise se paroit avant le commerce qu'elle a eu avec luy, & que la maniere dont elle l'a trompé lors qu'elle étoit seure de son cœur, n'étoit pas une bonne preuve qu'elle n'ait rien aimé pendant tant d'années qu'il ne l'aimoit pas. Vous en jugerez vous même par ce que je vay vous dire, & je ne doute pas que vous ne soyez aussi fâché que je l'ay été d'avoir lieu de croire que tout ce que cette femme qui paroît être si passionnée dans ses Lettres, que Zelonide vous a montrées, a fait & écrit à Cleante, n'étoit probablement que l'effet de beaucoup d'esprit, & de la violence de son temperament.

Cleante m'a donc conté que lorsque les fureurs du Pere de Belise l'obligerent à la voir en secret, il ne fut pas longtems à se rendre à ses empressemens, mais qu'il fut plus d'un an en commerce avec elle

elle sans pouvoir s'acoutumer à l'aimer. La figure de Belise étoit si oposée à l'idée qui luy restoit de la plus charmante personne du monde, qu'il m'a dit cent fois que dans le commencement de ce nouveau commerce, il croyoit que l'amour luy faisoit faire penitence des plaisirs qu'il luy avoit fait connoître dans un tems plus heureux pour luy, mais par le pouvoir que l'habitude a sur nous il s'acoutuma insensiblement à ce qui luy avoit d'abord paru presque effroyable. Voyant les emportemens de Belise, il se flata d'avoir inspiré une passion si obstinée dans son cœur, & il m'a avoüé que prenant peu à peu quelque part à ce qui touchoit ses sens, il l'avoit enfin veritablement aimée. Comme Cleante est de bonne foy, il crût si bien que le cœur de Belise (aprés tout ce qu'elle avoit fait pour luy) étoit un bien qui ne luy échaperoit jamais, qu'il se persuada de l'aimer, & d'en être aimé pour le reste de sa vie, & qu'il a senty son infidelité avec la plus vive douleur que l'on puisse jamais souffrir.

Je ne vous conteray point toutes les avantures qui luy sont arrivées pour voir Belise, imaginez-vous tout ce qui

peut arriver de plus bizarre quand on voit ſouvent une femme gardée à vûë, & qu'on ne peut jamais voir ſans myſtere. Je vous diray ſeulement qu'aprés avoir épuiſé toutes les inventions qu'ont ordinairement des Amans pour ſe voir dans les promenades, dans des caroſſes, & dans des apartemens loüez exprés pour ces ſortes de commerces, aprés s'être vûs dans les maiſons de campagne où la famille de Beliſe l'emmenoit aſſez ſouvent, ils trouverent qu'il étoit moins dangereux de ſe voir chez Beliſe même, & que plus d'une choſe y pouvoit contribuer; ſi bien qu'il y entroit preſque tous les jours pendant les ſix derniers mois de leur commerce, quoyque tous les domeſtiques de la maiſon fuſſent autant d'épions de Beliſe. Une ſeule femme de Chambre conduiſoit leur intrigue. Il y demeuroit quelquefois deux jours ſans en ſortir. La chambre de Beliſe qui touchoit à celle de ſon mary étoit leur rendez-vous plus ordinaire; le Pere, la Mere, & le Mary y étoient ſouvent pendant qu'il atendoit ſecretement l'heure de ſon rendez-vous; un ſeul verroüil faiſoit la nuit toute leur ſeureté contre la

vigilance & la jalousie de tant de personnes, & à travers de tant d'épions, ils se voyoient avec la même liberté que les Amans les moins observez.

Il y avoit environ un an que Cleante aimoit Belise de bonne foy, & cinq ou six mois qu'ils joüissoient avec assez de tranquilité de tous les plaisirs d'un amour heureux, lorsque le Roy ordonna à Cleante de l'aller servir en Italie. La douleur de ces deux Amans en aprenant cette terrible nouvelle fut égale à la passion dont ils brûloient l'un pour l'autre, ce qu'ils eurent de momens entre l'ordre du Roy, & le départ de Cleante, furent marquez par des transports & des vivacitez qui n'eurent jamais d'égal.

L'amour dans ces précieux momens, sembla avoir donné un excés tout nouveau à ses plaisirs pour leur faire plus sensiblement regreter la perte qu'ils en alloient faire. Jamais on ne s'est séparé avec tant de soûpirs & tant de larmes, & jamais on ne s'est juré par tant de sermens une fidelité éternelle. Le desespoir où fut Belise paroit mieux dans ses Lettres dont vous verrez les copies, que je ne pourrois vous les exprimer. Elle

continua deux ans de ſuite à en écrire d'auſſi paſſionnées que le premier jour de l'abſence de Cleante ; elle vouloit tout abandonner pour l'aller trouver, & ſouhaitoit ſouvent de pouvoir donner des années de ſa vie pour avancer ſon retour d'un moment. Cleante qui étoit charmé de la tendreſſe, & de l'eſprit qui paroiſſoit dans les Lettres de Beliſe, & qui l'aimoit veritablement, y répondit avec une exactitude & une tendreſſe qu'il croyoit le devoir garantir du ſort ordinaire des abſens. Leur commerce s'étoit ſoûtenu avec une égale vivacité juſqu'au tems marqué pour le retour de Cleante ; dés qu'il en eut reçû la permiſſion du Roy, il l'écrivit à Beliſe avec tous les tranſports de joye qu'il devoit être perſuadé qu'elle en reſſentiroit : mais ſon étonnement fut extrême quand il reçût pour réponſe à cette nouvelle la premiere Lettre de froideur qu'il eut jamais reçû de Beliſe. Cette même femme qui quinze jours auparavant auroit, à ce que diſoient ſes Lettres, donné ſa vie pour voir ſon Amant un jour plûtoſt, aprend avec chagrin la certitude de ſon retour, & aprés une exactitude de deux ans, elle

commence du jour qu'elle ſçait qu'il doit revenir à être trois mois ſans luy écrire.

Cependant comme il étoit arrivé depuis peu des affaires fort fâcheuſes dans la famille de Beliſe, Cleante attribua le chagrin qu'elle témoignoit de ſon retour à la ſituation douloureuſe où il trouva ſon cœur en arrivant. Il tâcha de ſe perſuader que ſon ſilence n'étoit qu'un effet de l'acablement d'affaires où elle ſe trouvoit. Il s'imagina mille autres raiſons pour l'excuſer, & jugeant par la ſincerité de ſon cœur, de celuy d'une femme qui luy faiſoit croire qu'elle l'avoit aimé dix ans dans l'eſperance d'être aimée; il rejettoit comme un crime les ſoupçons qui luy venoient dans l'eſprit qu'elle fût devenuë infidelle.

Une Lettre de Beliſe acheva de le tromper, il la reçeut au bout de trois mois dans le moment qu'il alloit partir pour ſon retour en France, elle excuſoit ſon ſilence ſur ce qu'elle l'avoit atendu de jour en jour. Elle ajoûtoit que ſes occupations domeſtiques luy avoient donné des ſentimens ſi triſtes qu'elles avoient dégoûté pour long-tems ſon

cœur & son esprit de tout ce qui auroit pû luy faire plaisir. Elle l'asseuroit enfin que la tendresse qu'elle conservoit pour luy au milieu des chagrins & des malheurs qui accabloient sa famille, luy avoit fait connoître plus que jamais, que rien ne pourroit la détacher de luy, qu'elle l'aimoit plus vivement qu'elle n'avoit fait encore; qu'il revint promtement avec cette assurance, & qu'elle luy juroit que rien n'avoit jamais égalé ce qu'elle luy préparoit d'ardeur & de tendresse pour son retour. Cleante fait à cette Lettre une réponse encore plus tendre, la suit de fort prés, & quand il arrive, au lieu des empressemens & de la tendresse que Belise luy venoit de jurer, il aprend par sa confidente qu'elle ne le veut voir de sa vie. Il en reçoit une Lettre par laquelle elle luy dit elle-même qu'elle ne l'aime plus; & sans se donner la peine de chercher quelque prétexte à une inconstance si surprenante, elle luy redemande toutes ses Lettres, & toutes les marques qu'il avoit de son amour.

Cleante ne pouvant plus douter qu'il ne fût absolument trahy, demanda à sa confidente qui étoit l'heureux Rival qui rendoit Belise infidelle, la confidente

l'assura qu'il n'y en avoit point, & qu'il ne venoit personne chez sa maîtresse capable de s'en faire aimer, & qu'elle étoit persuadée que ses malheurs seulement & la crainte de son mary, devenu plus jaloux à la nouvelle du retour de Cleante, obligeoient sa maîtresse à la conduite qu'elle tenoit. La pauvre confidente disoit tout ce qu'elle sçavoit, & Belise qui jusqu'alors n'avoit pas perdu le desir de paroître estimable, prenoit un soin particulier de la tromper.

Dés le lendemain Cleante penetré de douleur & de rage trouva le moyen d'entrer chez Belise malgré elle, où aprés les marques de la tendresse la plus sincere & du desespoir le plus mortel qu'un Amant ait jamais senty, il la conjura par ses soûpirs & par ses larmes de ne le pas abandonner au moment qu'il l'aimoit le plus violemment, que son cœur ne sçavoit pas se donner pour peu de tems, & qu'il avoit conté en se donnant à elle, de l'aimer & d'en être aimé toute sa vie; elle répondit à ses pleurs par d'autres larmes; & pour achever d'empoisonner son cœur, elle luy dit que c'étoit être trop injuste d'acuser d'inconstance la plus fidelle Maîtresse qui ait jamais été;

qu'elle l'aimoit malgré ce qu'elle luy avoit écrit, plus qu'elle ne l'avoit aimé de sa vie; mais que la mort luy ayant ravy depuis peu ceux qui luy servoient d'apuy dans sa famille, elle avoit trop lieu de craindre de se voir desormais livrée à la fureur d'un mary qui ne cherchoit depuis long-tems qu'à la perdre; qu'elle étoit résoluë de mener une vie si irréprochable qu'elle pût faire taire la jalousie la plus soupçonneuse & luy acquerir une réputation de sagesse qui flatât la vanité du seul homme qu'elle avoit jamais aimé. Que s'il étoit vray qu'il fut assez heureux pour qu'il l'aimât encore, loin de combatre un dessein si juste, il sacrifieroit ses desirs & ses empressemens au repos & à la seureté d'une Maîtresse qui ne cessoit point de l'aimer en cessant de le voir, & qui par tout ce qu'elle avoit fait pour luy pouvoit meriter qu'il eut ces égards pour elle.

On est bien aisé à persuader quand le cœur & l'amour propre sont du party de ceux qui cherchent à nous tromper. Cleante avoit plus peur de trouver Belise coupable qu'il n'en avoit de le paroître, & l'ayant assurée qu'elle l'ai-

meroit jusqu'au dernier moment de sa vie, il luy promit en pleurant d'entrer dans tous les ménagemens qui convenoient à son repos, pourvû qu'elle se souvint de demeurer dans les bornes qu'elle même venoit de se prescrire. Cependant l'aveuglement de sa passion ne l'empêcha pas de luy déclarer qu'autant qu'il conserveroit d'égards & de tendresse pour elle, autant il auroit de fureur & d'emportement s'il découvroit jamais que sous de fausses aparences de sagesse, elle luy cachât une infidelité.

Belise ne put souffrir de se voir soupçonner d'un sentiment si indigne, elle accusa Cleante d'ingratitude, & aprés luy avoir fait mille nouveaux sermens qu'elle n'aimeroit jamais que luy, elle ajoûta qu'elle luy permetoit de la deshonorer dans tout le monde, s'il trouvoit jamais rien dans sa conduite qui pût démentir l'estime qu'elle se flatoit qu'il auroit toute sa vie pour elle ; & luy disant adieu tout baigné de pleurs, elle le conjura de croire que si ses reflexions & ses malheurs l'obligeoient desormais à une conduite si peu conforme à ses desirs, ils n'en seroient que plus ardens dans le fond de son cœur, & que la vio-

ſence qu'elle s'étoit faite pour les luy cacher depuis quelques jours luy avoit coûté ſi cher, qu'elle connoiſſoit bien que l'amour qu'elle avoit pour luy ne pourroit jamais finir. Mais malgré des ſentimens ſi vifs, les ménagemens qu'elle luy demandoit étoient abſolument neceſſaires pour ne ſe pas expoſer à devenir la victime de la jalouſie de ſon mary, & des mécontentemens d'une famille où Cleante ſçavoit qu'elle n'étoit déja que trop haye.

Peu de tems aprés que l'artificieuſe Beliſe eut apaiſé par ſes diſcours la juſte méfiance de Cleante, il commença à aprendre dans le monde que le ſecret qu'il avoit gardé ſi inviolablement de ſon commerce avec elle, n'avoit plus été un myſtere pendant ſon abſence, & que c'étoit Beliſe elle-même qui en avoit parlé. L'amour qu'il avoit pour elle cherchant toûjours à la juſtifier, il ne put la croire capable de tant d'imprudence, il la défendit dans ſon cœur juſqu'au tems qu'une de ſes amies l'aſſura qu'elle luy avoit avoüé d'elle-même la paſſion qu'elle avoit pour luy; qu'elle luy avoit conté mille particularitez, & qu'elle luy avoit livré une copie de la plûpart de ſes

Lettres. Cette conduite, qui répondoit ſi peu à l'eſtime que Beliſe avoit voulu faire concevoir d'elle à Cleante, & au ménagement qu'elle exigeoit de luy pour ſon repos & pour ſa réputation ; cette conduite, dis-je, fut la premiere choſe qui luy fit ouvrir les yeux. Il chercha à s'informer plus particulierement de ce qu'elle avoit fait pendant ſon abſence ; quelqu'un luy dit confuſément qu'on la ſoupçonnoit d'avoir une nouvelle affection depuis cinq ou ſix mois. Cette date avec celle de la premiere froideur des Lettres de Beliſe effraya Cleante ; mais il le fut bien davantage quand il aprit que le commerce qu'on la ſoupçonnoit d'avoir, étoit avec une eſpece de Pédant qui n'avoit ny agrément dans ſa figure, ny politeſſe dans ſes mœurs, ny goût, ny connoiſſance que de ſes Livres qui l'avoient rendu preſque fol.

L'amour & la vanité de Cleante, quoy qu'également offenſez par ce qu'il venoit d'aprendre, ne pûrent encore l'obliger à condamner abſolument Beliſe. L'eſtime qu'il avoit pour elle l'emporta ſur ſes ſoupçons, & il ſe contenta de luy écrire une Lettre plus pleine de raillerie

que de reproches, dans laquelle il affe-ctoit une indifference qu'il étoit bien éloigné de ſentir. Beliſe qui prétendoit le tromper ſans qu'il ceſſât de l'aimer, répondit tout ce qui pouvoit faire croire que ce qu'on avoit dit d'elle étoit la plus injuſte de toutes les médiſances. Elle entra en fureur de ſe voir ſoupçonnée d'une baſſeſſe qu'elle diſoit indigne d'elle. Elle écrivit cent choſes mépriſantes pour celuy qu'on luy faiſoit l'affront de dire qu'elle aimoit : elle diſoit à Cleante qu'elle pardonnoit à tout le monde qui ne la connoiſſoit pas, de la traiter ſi indignement, mais qu'elle ne pouvoit ſe conſoler qu'un homme, à qui ſon cœur devoit être ſi connû, pût la croire capable d'aimer un Prêtre ; & pouſſant l'effronterie juſqu'au dernier excés, elle ajoûta que s'il ne l'en croyoit pas à ſa parole, il pouvoit faire voir cette Lettre à l'homme dont il étoit queſtion, qui étoit une eſpece de foû qui la divertiſſoit quelquefois par ſes extravagances, & que la paſſion qu'il ſçavoit qu'elle avoit pour les Sciences étoit la ſeule raiſon qui luy avoit fait ſouffrir cet homme ſouvent chez elle, finiſſant la Lettre par le conjurer encore de continuer d'avoir

pour

pour elle la conduite & le ménagement qui étoient si necessaires à son repos.

L'air de bonne foy qui paroissoit dans cette Lettre, desabusa entierement Cleante de ce qu'il n'avoit que mediocrement soupçonné. Il aime trop Belise pour vouloir la trouver si criminelle. En vain l'inégalité de son procedé & de son indiscretion pendant son absence le tentoit quelquefois de la condamner; il trouvoit toûjours dans son cœur des raisons pour l'excuser, & resolu de l'aimer toute sa vie, il préferoit ce repos pretendu sous lequel elle cachoit sa perfidie à tout l'empressement qu'il auroit eu de la voir. Mais à peine avoit-il gardé un mois cette conduite, que Belise qui ne vouloit pas si absolument le perdre qu'elle ne pût le retrouver à ses besoins, l'envoya chercher, & luy manda même qu'il pouvoit la venir voir publiquement chez elle, parce qu'elle étoit indisposée, & que son mary étoit absent. Cleante aussi surpris que touché du plaisir de revoir ce qu'il aimoit, retrouve l'artificieuse Belise plus empressée pour luy qu'il ne l'avoit jamais vûë. Elle luy avoüa que ce n'avoit point été la jalousie de son mary qui avoit depuis son re-

tout été la cause de la conduite qu'elle avoit tenuë avec luy ; qu'elle n'avoit pas encore oublié les moyens de le tromper, mais que s'étant crû trop peu aimée d'un homme qui avoit eu la force d'être deux ans éloigné d'elle, elle avoit fait des efforts sur son cœur pour tâcher d'en arracher une passion qu'elle croyoit qu'il ne meritoit pas;que ses efforts, bien loin de diminuer son amour, n'avoient servy qu'à la rendre plus malheureuse ; qu'elle en avoit même toûjours été malade depuis qu'elle ne l'avoit vû;qu'elle connoissoit qu'il avoit des droits sur son cœur qu'elle même ne luy pouvoit ôter, & qu'il faloit enfin qu'elle mourût ou qu'elle renouvelât commerce avec luy ; qu'elle l'avoit adoré toute sa vie, & que pour luy faire voir que c'étoit de bonne foy qu'elle revenoit à luy, elle avoit avant de l'envoyer chercher préparé un rendez-vous pour le lendemain, où il la verroit en toute liberté.

Cleante transporté de la joie la plus vive qu'un Amant qui se croit aimé ait jamais sentie, se rendit le lendemain au rendez-vous avec tout l'empressement que vous pouvez vous imaginer. Il n'y fut plus question ny d'éclaircissemens

ny de reproches, Belise s'abandonna à toute la tendresse de son Amant avec toute l'ardeur & la vivacité d'un cœur veritablement touché, & luy conjura par mille larmes de luy pardonner l'irrégularité de sa conduite: Elle l'assura que dans les momens où elle avoit paru la plus resoluë à ne le plus voir, elle l'aimoit avec plus d'emportement qu'elle n'avoit jamais fait: qu'elle avoit voulu éprouver s'il resisteroit à ses froideurs aparentes, mais qu'elle avoit payé cher l'experience qu'elle en avoit faite par tout ce qu'elle avoit souffert en ne le voyant pas; qu'il s'abandonnât desormais en toute confiance à elle, & qu'il alloit être l'homme du monde le plus heureux, si son bon-heur pouvoit dépendre de l'amour & de ses plaisirs. Elle luy aprit en même tems l'expedient qu'elle avoit imaginé pour le voir toutes les nuits sans courre de part ny d'autre aucun risque, & sans les incommoditez des rendez-vous qu'ils avoient avant son absence. Elle luy en donna un autre le lendemain, & ce manége dura cinq jours, durant lesquels Belise fit des choses inoüies pour avoir Cleante chaque jour. Enfin le soir d'un rendez-vous

qu'ils eurent à une maiſon de campagne où Beliſe alla dîner teſte à teſte avec luy elle tomba malade, & comme elle ne pouvoit le voir chez elle à cauſe des déſenſes de ſon mary, elle luy écrivit dés le lendemain qu'elle étoit au deſeſpoir d'être obligée de ſe trouver ſept ou huit jours ſans le voir ; qu'il faloit attendre le cours que prendroit ſa maladie, & que ſi elle étoit de quelque durée, il pouvoit s'aſſurer qu'elle imagineroit des moyens de le faire entrer chez elle.

Pendant cette petite abſence elle luy écrivoit tous les jours dans des termes qui devoient faire croire qu'elle s'abandonnoit tout de nouveau à l'amour de Cleante & à ſa diſcretion. Enfin elle trouva un moyen de le voir, & luy manda qu'il pouvoit y venir dans deux jours, que la femme de chambre ſon ancienne Confidente l'introduiroit ſecretement dans ſa chambre pour quelques heures ; l'état de ſa ſanté ne luy permetant pas de ſe ſervir encore de l'expedient qu'elle avoit ménagé pour les nuits, & que cet expedient étoit ſeur dés que ſa ſanté ſeroit rétablie.

Cleante ſe rendit à l'heure marquée avec toute l'impatience que l'on a de re-

voir ce qu'on aime ; il trouva la Confidente au rendez-vous, mais il fut frapé d'un étonnement bien terrible quand cette femme de chambre au lieu de le faire entrer luy dit pour la seconde fois que sa maîtresse ne le vouloit plus voir de sa vie ; qu'elle luy avoit défendu même d'avoir desormais aucun commerce avec luy, & qu'elle vouloit avoir absolument les Lettres qu'elle luy avoit écrites depuis leur racommodement; que sa maîtresse luy en aprendroit aparamment les raisons. En même tems elle donna une Lettre à Cleante qu'il ouvrit, il y trouva son congé par écrit, sans que Belise luy en dît aucune raison que celle de la prétenduë jalousie de son mary, sans se souvenir qu'elle luy avoit dit cent fois depuis cinq jours que c'étoit un faux prétexte dont elle avoit coloré son premier changement : Elle ajoûtoit à cette mauvaise excuse qu'elle étoit malheureuse, mais qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de se soûmettre à sa destinée, qu'elle avoüoit que son procedé n'étoit pas dans l'ordre, mais qu'elle croyoit Cleante trop honnête homme pour s'en servir pour la perdre, qu'elle luy disoit un éternel adieu, & qu'elle le

prioit de l'oublier & de ne pas cesser de l'estimer. Cleante étouffant dans son cœur le dépit & la rage où cette Lettre le mit, il fit sur le champ une réponse que j'ay lûë, & qui étoit la plus soûmise & la plus touchante que jamais un Amant justement irrité ait écrite : Il vouloit voir jusqu'où Belise pousseroit son imprudence ; il ne fut pas long-tems à en être éclaircy. La femme de chambre luy raporta sa Lettre cachetée, & luy dit qu'il devoit s'atendre que toutes celles qu'il écriroit desormais à sa Maîtresse auroient un semblable sort ; qu'elle avoit fait d'inutiles efforts pour la luy faire lire, & qu'elle ne pouvoit concevoir ce qui luy avoit passé par la tête depuis deux jours.

L'extravagance du procedé de Belise parut d'abord à Cleante trop outrée pour s'en mettre en colere, & consolé à ce qu'il crut de n'avoir plus de commerce avec une telle folle, il résolut d'atendre sans se mettre en peine qu'elle courût encore aprés luy. Mais la jalousie ne laissa pas long-tems son cœur dans cette tranquillité. Il rêvoit malgré luy nuit & jour à la bizarrerie de son avanture ; plus il y pensoit, moins

il y pouvoit débroüiller la confusion où elle jettoit son esprit. En vain ; ce qu'on luy avoit dit deux mois auparavant du commerce de Belise avec son Pedant luy revint en pensée, son retour vers luy sembloit l'assurer du contraire ; & lors qu'il avoit voulu en parler à cette infidelle pendant les quinze jours de leur r'acommodement, elle l'avoit pris sur un ton si fier qu'il sembloit que Cleante l'eût soupçonnée de coucher avec son laquais. Elle l'avoit même assuré qu'elle eut déja chassé ce petit colet de sa maison, si elle en avoit crû le sacrifice digne de luy ; mais qu'il luy avoit paru que c'étoit faire trop d'honneur à un tel personnage de le traiter comme si on en eut été jaloux. Mais quoy, disoit-il en luy-même, si Belise n'aimoit rien, passeroit-elle en un moment à des extrémitez si oposées ? Mais qui aime-t'elle ? Ce ne peut être l'homme dont elle m'a parlé avec tant de mépris. Et si ce n'est pas luy, peut-elle en deux jours, & malade, avoir lié avec un autre un commerce capable de détruire celuy qu'elle avoit avec moy ? Quoy cette même Belise que j'ay vûë si souvent à mes genoux animer mes froi-

deurs par ſes larmes, c'eſt elle qui refuſe de lire les réponſes que je fais à ſes Lettres ? Cette même femme qui dit m'avoir aimé dix ans avant de me l'avoir fait connoître, elle qui m'a forcé à l'aimer par des emportemens & des tranſports que jamais Amant n'a eu pour une Maîtreſſe : cette Beliſe qui s'eſt livrée il n'y a que dix jours à mon amour, qui m'a fait mille nouveaux ſermens d'une tendreſſe éternelle, qui a, ... mais, Dieu, il faut ſe taire & oublier juſqu'à quel point va ſon indignité.

Pendant que Cleante s'abandonnoit à ces reflexions, la maladie de Beliſe devint aſſez dangereuſe pour qu'on put croire qu'elle en mourroit. Cleante eut tout le ſoin qu'il pouvoit avoir d'une perſonne qui ne vouloit plus entendre parler de luy ; il y envoyoit à toute heure ſous des noms ſupoſez ; il y alloit quelque fois luy même déguiſé pour en ſçavoir des nouvelles. Beliſe n'ignoroit rien de tout ce qu'il faiſoit pour elle, & loin d'en être touchée, Cleante à ſçû depuis qu'elle en faiſoit des railleries picquantes avec le nouvel objet de ſon amour. Elle eut même l'impudence de

répondre à une de ſes amies qui luy diſoit qu'elle avoit vû Cleante touché de ſes maux, qu'elle ne ſçavoit pas dequoy il s'aviſoit de prendre part à ſa ſanté; que pour elle, celle de Cleante luy étoit plus indifferente que celle du dernier des hommes. L'infidelité qui faiſoit agir Beliſe n'étoit point encor aſſez connuë de Cleante pour la condamner abſolument, le danger où étoit ſa vie luy rendoit malgré ſa raiſon & ſa jalouſie toute la tendreſſe qu'il avoit jamais eu pour elle; il oublioit tout ce qui pouvoit l'obliger à la haïr, & à la mépriſer pour pleurer les maux qu'elle ſouffroit, & la bonté de ſon cœur luy faiſoit regarder comme un crime affreux de l'abandonner en l'état où elle étoit. La gueriſon de Beliſe deſabuſa enfin ce trop credule Amant, & luy fit voir dans toute ſon étenduë la baſſeſſe & l'infamie d'un cœur qu'il avoit long-tems crû digne de luy.

Le hazard voulut que l'un des premiers jours que Beliſe ſortit de ſa maiſon pour aller prendre l'air aux Tuilleries, des Dames avec qui Cleante ſe promenoit, la joignirent: Cleante luy fit un compliment ſur le retour de ſa

ſanté ; elle répondit tant bien que mal. Elle ne laiſſa pas dans la ſuite de la converſation de luy faire cent agaſſeries, & de jetter des propos qui pouvoient luy faire croire qu'elle l'aimoit éperduëment, & que la raiſon ſeule l'empêchoit de le voir. Le hazard voulut encore que le mary de Beliſe & ſon nouvel Amant la trouvaſſent ſe promenant avec Cleante, l'Amant qui connoiſſoit la facilité que Beliſe avoit de ſe r'acommoder, en prit l'alarme, & luy en témoigna ſon chagrin dés le ſoir. Beliſe réſoluë de guerir ſes ſoupçons envoya des le lendemain la même amie de Cleante à qui elle avoit conté ſon hiſtoire pendant ſon abſence, & faiſant parler la jalouſie de ſon mary qui n'y penſoit pas, elle conjura cette amie de conjurer Cleante, de ne la pas expoſer à tous les chagrins & à tous les reproches que la promenade des Tuilleries luy avoit fait eſſuyer, qu'elle étoit perduë ſans reſſource dans ſa famille ſi jamais on voyoit Cleante luy parler ; & qu'elle l'avertiſſoit que ſi jamais il l'abordoit, elle luy feroit un incivilité publique, & qu'elle ſortiroit de toutes les maiſons où elle le verroit entrer.

Cleante encore abuſé juſqu'à ce moment étoit preſt de s'acorder à tout ce que luy demandoit ſon amie, lors qu'un de ſes amis entrant dans ſa chambre leur dit qu'il venoit de voir aux Tuilleries Beliſe avec un fort ſot homme qui luy avoit parlé tout le matin à l'écart & fort ſecretement. Cleante ayant voulu en ſçavoir le nom, il aprit que c'étoit le même Pedant dont il étoit queſtion ; outré de ſe voir ſi indignement trompé, il reprocha à ſon amie de vouloir l'aider à être toûjours la dupe d'une friponne qui ne meritoit ny amy ny Amant tel que luy. Cette amie offenſée du perſonnage que Beliſe luy faiſoit joüer, courut chez elle, & la menaça de la part de Cleante de toutes les fureurs dont un honnête homme peut-être capable quand il ſe voit trahy, mais Beliſe l'abuſa encore par ſes artifices ordinaires, & eut peut être abuſé Cleante auſſi, ſi malheureuſement pour elle un domeſtique qui avoit été ſon confident, & qui étoit ſorty depuis quinze jours de chez elle, mal récompenſé de ſes peines, n'étoit venu voir Cleante, & luy découvrit tous les myſteres de l'infamie de ſa Maîtreſſe.

Il luy aprit que si Belise avoit renoüé commerce avec luy, c'étoit dans un tems que son nouvel Amant étoit allé à la campagne, qu'il étoit pourtant vray qu'elle étoit pour lors dégoûtée de ce Pédant, & qu'elle luy en avoit fait la confidence en luy faisant la proposition de faire entrer Cleante toutes les nuits chez elle; que le projet en eut été executé si elle ne fut pas tombée malade; mais que le nouvel Amant étant revenu au commencement de sa maladie, & luy ayant fait des reproches de ce qu'elle avoit vû Cleante, Belise qui étoit menacée par les Medecins de passer l'Hyver dans la chambre, se détermina à renoüer commerce avec luy, quoyqu'il ne luy plût gueres, par ce qu'elle pouvoit le voir sans mystere chez elle, au lieu que les défenses de son mary l'empêchoient de voir Cleante si commodément; que c'étoit la raison de la seconde rupture; que le mary de Belise s'étant lassé de voir si souvent chez sa femme un homme qui pouvoit passer pour un fol, & qu'on ne recevoit pas volontiers dans les bonnes maisons, l'avoit chassé de la sienne il y avoit plus de trois mois, que depuis ce tems-là

Belise

Belise n'avoit passé aucun jour quoique malade sans luy écrire ; qu'elle le faisoit secretement entrer dans sa maison toutes les fois que son mary étoit à la ville ; qu'elle s'étoit servie pour y réüssir des mêmes moyens qu'elle avoit pû auparavant imaginé & proposé pour Cleante ; & que l'une des nuits qu'elle avoit pensé mourir, elle avoit feint de vouloir reposer pour le faire entrer déguisé, & luy parler deux ou trois heures de suite ; qu'enfin son mary informé de tout ce qui se passoit depuis ses défenses, étoit devenu si jaloux de ce petit Colet, qu'il avoit défendu à sa femme d'avoir aucune sorte de commerce avec luy, & avoit chassé ceux de ses domestiques qui se mêloient de cet intrigue dont il en étoit un ; que cependant ils se voyoient toûjours secretement, & que depuis la guerison de Belise leur rendez-vous le plus ordinaire étoit aux Tuilleries, quand ils ne vouloient pas se parler. L'état où se trouva Cleante à ce recit est de ceux qu'on ne peut s'imaginer sans les avoir sentis. Aprés avoir demeuré immobile, il s'abandonna au plus affreux desespoir qu'un cœur sensible & offensé puisse jamais experimenter ; & aprés les mouvemens de l'emportement le plus furieux, il écrivit à Belise la Lettre la plus outrageante que le dépit & la rage puisse jamais dicter. Il la luy envoya par le même domestique qu'il avoit encor avec luy dans sa maison, mais elle refusa absolument de la voir ; & le valet ayant assuré Cleante qu'il trouveroit tous les matins Belise aux Tuilleries, où sous pretexte d'aller prendre l'air pour le rétablissement de sa santé, elle alloit recevoir les visites de son nouvel Amant.

il alla dés le lendemain l'y chercher.

Il la joignit dans le même endroit où elle avoit autrefois conté le commencement de son Histoire à Zelonide, & où elle avoit si bien parlé de sa tendresse à ce même Cleante qu'elle trahissoit si indignement. Comme elle ne le croyoit pas si bien instruit de sa perfidie qu'il étoit, elle répondit à ses premiers reproches avec une fierté & une arrogance capable de la faire croire innocente à qui n'auroit pas été pleinement informé de son infidelité. Mais Cleante l'ayant convaincuë par les circonstances marquées qu'il avoit aprises du domestique dont je viens de vous parler, elle n'eut plus de ressource que dans une effronterie dont elle seule étoit capable, & sans songer à qui elle parloit, elle dit hardiment à Cleante, qu'il étoit surprenant que sur la foy d'un coquin & sur de si foibles aparences on condamnoit une femme comme elle dont la vertu suffisoit pour la défense. Cleante outré d'une gloire si contretems, luy repartit en courroux qu'une femme comme elle n'étoit plus desormais qu'une creature infame & deshonorée; que le tems où elle le pouvoit tromper étoit passé; que c'étoit bien à elle à parler de vertu; qu'elle étoit si méprisable qu'elle n'en avoit pas même assez pour rougir de ses infamies; que le lieu où ils étoient suffisoit pour l'en convaincre, puisque s'il luy restoit le moindre sentiment d'honneur, elle mourroit de honte d'être assez lâche d'y venir tous les jours faire l'amour avec un Prêtre, aprés avoir juré si souvent une fidelité éternelle à un homme tel que luy; que s'il l'estimoit assez pour se vanger d'elle, il ne voudroit que la faire souvenir

profond mépris qu'elle luy en avoit fait paroî-tre par ses Lettres & de vive voix : que cependant il faloit loüer sa prudence d'avoir choisi pour Amant un Pédant qui ne meritoit pas la colere d'un honnête homme ; & qu'ils étoient l'un & l'autre si indignes de luy, qu'il luy promettoit de n'avoir jamais pour eux qu'une indifference si grande qu'elle luy seroit bien-tost oublier s'il l'avoit jamais connuë. Il ajoûta qu'il luy restoit encor assez de bonté pour elle pour déplorer l'infame réputation qu'elle s'alloit acquerir dans le monde. A ces mots Belise l'interrompit, & plus hardie qu'elle ne l'avoit été avant d'être convaincuë, elle luy dit qu'il étoit trop charitable de la moitié d'avoir tant de soin de sa réputation ; qu'elle avoit apris à mépriser les chimeres, & qu'elle en sçavoit trop pour être desormais la dupe d'une vaine gloire.

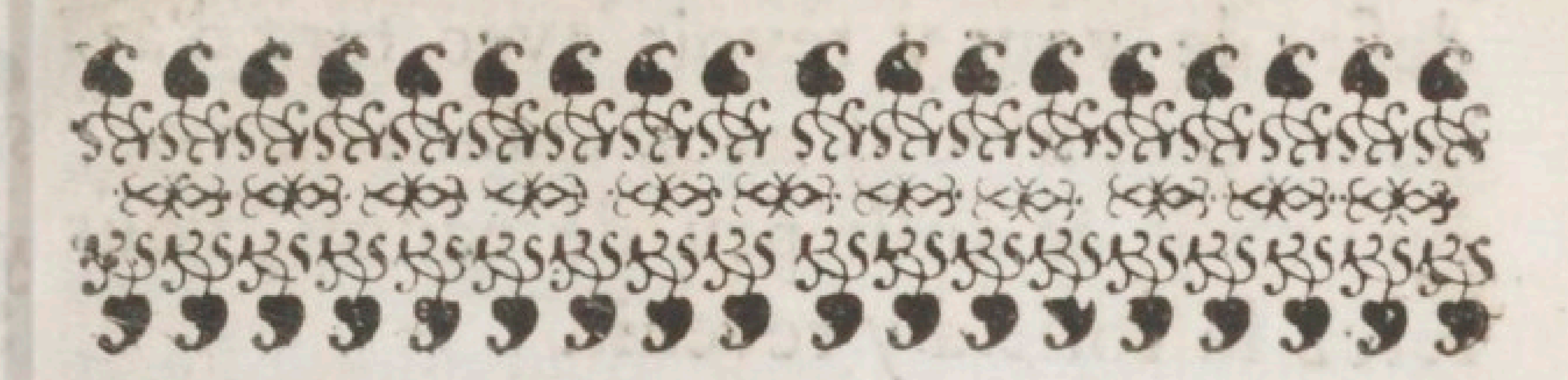
Ces indignes paroles achevant de pousser à bout la fureur de Cleante, il traita Belise avec mille malignitez, la menaça de la deshonorer dans le monde, & de faire voir à son Pédant comme elle avoit couru aprés luy dés qu'elle l'avoit perdu de vûë, afin qu'il aprit du moins à ne pas estimer ses faveurs plus qu'elles ne meritoient de l'être. Belise aussi peu touchée des menaces de Cleante qu'elle l'avoit été de ses reproches, luy repartit que pour un homme qui avoit eu un si long commerce avec elle, il la connoissoit bien mal : qu'il devoit sçavoir qu'elle ne se soucioit pas d'être estimée, ny d'aimer un homme estimable ; que le party contraire coûtoit moins cher ; & que ce que luy & le reste du monde pourroit jamais dire contr'elle, étoit la chose

du monde qui luy étoit la plus indifferente.

Cleante épouventé qu'une femme dont le cœur luy avoit paru autrefois si estimable, fut devenuë assez perduë pour soûtenir avec tant d'effronterie les preuves de son crime, & pour abandonner si hautement son honneur & sa gloire, acheva par ses reproches affreux que j'ay juré de taire, de ...... Belise convint de tout sans seulement rougir ; & Cleante autant effrayé & confus de tout ce qu'il venoit d'entendre, que penetré de douleur & de rage de l'infidelité de sa Maîtresse, l'abandonna pour jamais à toute l'horreur de sa mauvaise conduite.

Voilà comment finit l'histoire de cette Belise, qui s'étoit si long-tems donnée pour une heroïne de belle compassion, & qui ne parloit jamais que de la fidelité inviolable de son cœur, & du mépris & de la honte que meritoient les femmes infidelles. Pour Cleante il m'a avoüé que comme ce n'étoit point son goût naturel qui luy avoit donné de la tendresse pour Belise, il avoit cessé de l'aimer dés qu'il avoit vû assez clair dans sa conduite pour cesser de l'estimer, & que le mépris & l'indignation avoient pris tout à coup la place de la tendresse qu'il avoit senty pour elle ; mais que le chagrin d'être trompé en estimant si long-tems un cœur si indigne de l'être, luy avoit donné une veritable affliction, & que ce n'étoit qu'avec peine que l'amour propre avoit pardonné une faute si grossiere à son discernement.

F I N.



LETTRES GALANTES DE MADAME ****.

PREMIERE LETTRE.



JE ne croyois pas que la tendresse que j'ay pour vous pût augmenter la vivacité qu'elle m'a conservée au milieu du tumulte du monde, je m'étois persuadé que la solitude n'y pouvoit rien ajoûter; mais helas! que je me suis trompée, & qu'une vie solitaire dans des lieux où l'on a vû ce que l'on aime est propre à fortifier une passion; la mienne est icy d'une ardeur que rien ne peut exprimer, chaque arbre de ce bois, chaque lieu où je vous ay parlé, l'augmente, & je

desire de vous y revoir avec tant d'ardeur, que si vous avez autant d'amour que moy, & aussi peu de raison, vous ferez la folie d'y revenir.

II. LETTRE.

MEs derniers malheurs sont si terribles, & il me restera desormais si peu de liberté de vous en instruire, que vous apprendrez plûtost par le bruit du monde que par moy quelle sera ma destinée, mais asseurez-vous que vous sçaurez par moy-même dés que j'y verray le moindre jour que je vous aime plus tendrement que jamais, & que je vous conserveray mon cœur malgré l'absence & les efforts que l'on fait pour vous l'ôter. Pour reconnoissance d'une tendresse si parfaite, souvenez-vous quelquefois des malheurs que vous me causez; si ceux que je souffre presentement vous étoient connus, vous auriez horreur des peines d'une malheureuse qui n'est infortunée que parce qu'elle vous aime. Adieu mon cher, si l'on mourroit de douleur j'expirerois sans doute en prononçant ce cruel adieu. Sont-ce là les douceurs que j'esperois

goûter en arrivant à Paris. Je passe toutes les nuits en larmes, dont il faut même que les traces disparoissent le jour; rien n'égale mes tourmens, & je n'ay pas seulement la liberté de les pleurer. Que de peines fait souffrir une veritable passion; Adieu encor une fois, mon cher enfant. Un engagement de famille dont rien ne peut me dispenser, me menera apparamment demain à l'Opera, j'avoüe à la honte de toute ma raison que je souhaite que vous y soyez témoin de ma tristesse, & de voir dans vos yeux toute la compassion & l'amour que je merite. Je croy que je n'ay pas besoin de vous dire, qu'il faudroit agir avec moy comme avec une personne qui vous seroit inconnuë.

III. LETTRE.

PUis-je mieux vous convaincre de vôtre crime qu'en trouvant dans la bouche d'un autre des secrets qui ne doivent jamais être sçûs que de vous, je vous le redis encor, il y a des choses répanduës dans le monde que l'on ne peut sçavoir que par l'un de nous deux; je suis seure de ne les avoir point dites,

elles ſont d'une nature à porter cette aſ-
ſeurance avec elle, cependant elles ſont
ſçûës, & vous m'accuſez d'injuſtice &
de ſimplicité quand je crois ceux qui me
parlent contre vous. Ah cruel! Veux-tu
encore redoubler mes ſuplices, & tes
cruautez par les proteſtations d'une
feinte innocence, qui toute fauſſe qu'el-
le eſt n'affoiblit que trop mes juſtes reſ-
ſentimens? Mais ne te flate pas de triom-
pher ſeul par ton eſprit de la plus tendre
Amante qui ait jamais été, le tems de
ma foibleſſe eſt paſſé, & ſi je ſuis aſſez
malheureuſe pour être expoſée deſor-
mais à la honte de t'aimer encor, au
moins ſera-ce une honte ſecrette, aucune
de mes actiõs ne la découvrira & tu n'en-
tendras plus parler d'une femme qui a re-
çû de toy un traitement ſi peu digne de
ſon amour; enfin j'ay lieu de vous croi-
re indiſcret, par là je ne doute pas que
vous ne me ſoyez infidelle; un repentir
ne peut effacer tant de crimes, il ſuffit
d'en avoir étécoupable pour perdre mon
eſtime, ſans laquelle mon cœur ne peut
agir. Si je ne vous avois pas eſtimé au-
rois-je pû vous aimer d'une paſſion ſi
violente? Mais vous m'ôtez enfin la con-
ſolation que j'avois dans ma douleur de

penſer que ſi le merite d'un Amant pouvoit excuſer la foibleſſe d'une femme, les miennes doivent l'être. Helas! Je n'ay plus cette douce conſolation, tout ce que j'ay fait contre mon devoir, contre ma raiſon, & contre la nature même, en donnent des chagrins ſi ſenſibles à ma famille qu'ils ſe preſentent à moy comme des bourreaux qui viennent m'aſſaſiner, je ſuis remplie de honte, de repentir & de deſeſpoir, & ſi la mort a jamais été deſirable, c'eſt ſans doute dans le malheureux état où vous me réduiſez; Je ne dis plus comme autrefois, que ſi tout ce que je ſouffre vous étoit connû, vous y ſeriez ſenſible, puiſque vous l'avez ſi peu été à tout ce que j'ay fait pour vous, je dois perdre l'eſperance de vous le rendre jamais; c'eſt cette malheureuſe aſſeurance qui m'empêchera deſormais de chercher à vous voir; car j'avoüe à ma honte que s'il me reſtoit encore quelque eſpoir de me faire aimer de vous, il n'y a rien que je ne fiſſe pour y parvenir, & pour vous faire ſentir enſuite par des duretez ſemblables aux vôtres, quelles ſont les douleurs que je ſouffre à preſent. Quel plaiſir de te voir ingrat! vivement touché d'une fême que tu as ſi mor-

tellement offencée? Que tu le serois alors, des peines que je souffre aujourd'huy; elles te paroîtroient ce qu'elles sont effectivement; c'est à dire, insupportables, je ne les puis plus souffrir, j'en mourray ou j'en perdray le peu de raison qui me reste. Le moyen d'en conserver dans des malheurs si terribles? J'ay perdu les bonnes graces de ma famille, & me suis fait un enfer de mon domestique pour un Amant qui ne merite que ma haine. Mais Dieux c'est là le comble de ma misere, je ne puis le haïr, je le méprise, je l'abhore, mais je sens que je ne le haïs pas: n'espere pourtant rien ingrat, de ce reste de foiblesse, j'avallerois ce poison que tu me demande, & que tu sçais bien que tu ne recevras jamais de ma main, si ie me croyois capable de la bassesse de faire à l'avenir aucun pas vers toy. J'avois résolu de te paroître moderée & froide, & i'y étois ce me semble parvenuë dans la Lettre que je t'ay écrite cette nuit, mais celle que je viens de recevoir de toy me tire de cet état apparent d'indifference, je ne puis considerer sans fureur le plaisir que tu te fais de te ioüer de moy: qu'en veux-faire! puisque tu ne m'aime point? Je

ſçay qu'il eſt des choſes d'uſage même ſans amour avec d'autres femmes, mais pour moy qui ne te verrois pas, quand tu ſerois auſſi fidelle que perfide, & que ie ſerois auſſi contente de toy que ie m'en plains, que peux tu gagner par tes maneges? cherches tu le plaiſir de me tromper? Je t'aſſure que tu ne l'auras de ta vie; je vois clair enfin, je connois par une malheureuſe experience que la vanité ſeule fait agir la pluſpart des hommes, il les faut haïr & mépriſer tous, ſi l'on veut conſerver quelque tranquilité. Si la haine que j'auray deſormais pour tous les autres m'en pouvoit acquerir pour toy, que je ſerois aſſeurée d'être bien-toſt heureuſe. Adieu, Monſieur, une pareille Lettre écrite tout d'un trait avec des ſentimens ſi penibles, & un bras nouvellement ſeigné n'eſt pas une petite affaire, vous avez apparemment appris par celuy qui vous a rendu ma Lettre, qu'elle eſt ma maladie, mais aprenez par moy que je n'oubliray rien pour la rendre conſiderable, & capable de finir une vie que je trouve trop longue quoy qu'à peine commencée; i'ay trop vécu, puiſque j'ay pû vous dire que je vous aime, & que ie n'ay pû me faire aimer de vous.

IV. LETTRE.

N'Avez-vous point de meilleurs conſeils à me donner pour prévenir les nouveaux malheurs que la jalouſie me prepare, que celuy de vous abandonner? Ah j'y periray ! ſi je n'en puis ſortir que par cette voïe, les nouveaux tourmens où je vaïs être expoſée feront ſur moy le même effet qu'ont déja fait ceux que j'ay ſoufferts, je vous en aimeray avec plus d'ardeur. Un cœur veritablement touché ne cede point aux difficultez, & un Amant qui ne ceſſe point d'être aimable, doit toûjours être aimé: ſoyez donc perſuadé, mon cher Enfant, que rien ne détruira l'amour que j'ay pour vous, puiſque vous êtes ſeur de mon cœur. Pourquoy vous abandonner au deſeſpoir, & pourquoy renoncer aux douceurs de l'eſperance: la jalouſie avec toute la vigilance a-t'elle pû parvenir juſqu'à preſent à m'ôter les moyens de vous voir, il y a deux ans que l'on y travaille, & il n'y a que deux jours que nous nous jurions une fidelité éternelle. Ah mon cher Amant ! il ne faut que s'aimer toute ſa vie pour être aſſuré d'être toûjours heureux, nos plaiſirs mêmes ne

ſont pas éloignez ; j'ay une fermeté qui me fera paſſer ſur toutes les difficultez, & une tendreſſe qui ne cedera plus à d'inutiles bienſeances ; il me ſemble que vous devez être touché, de me voir tant de courage dans le fort du peril même ; que ſera-ce quand il ſera paſſé? Gardez-vous bien de vous affliger, vous n'êtes pas en état de le faire ſans danger? Penſez à vôtre ſanté, mon cher enfant ; & n'ayez d'autre ſoin que de la rétablir ; vôtre maladie eſt pour moy le plus preſſant des malheurs, gueriſſez-vous & laiſſez faire le reſte à l'amour, qui n'abandonne pas des Amans ſi dignes de ſes faveurs.

V. LETTRE.

VOus êtes trop malade pour m'écrire de longues Lettres, mais vous ne l'êtes pas aſſez, pour manquer à m'écrire quatre lignes tous les jours: Vôtre maladie vous a-t'elle ôté & les deſirs & les craintes? N'en devez-vous point avoir de perdre mon cœur? Je luy remarque depuis peu des foibleſſes qui m'épouventent, vôtre preſence eſt neceſſaire pour le remettre à ſon devoir, & ſi vous êtes encor malade long-temps, je ne vous

réponds de rien. Il y a long-temps que je ſuis bleſſée du peu de diſpoſition que vous avez à devenir jaloux : je ſuis laſſe de ne vous pas paroître digne des ſoins & des ſentimens qui peuvent rendre une Maîtreſſe fidelle ; je ne veux pas que la jalouſie d'un Amant vienne d'une mauvaiſe opinion qu'il ait de ſa Maîtreſſe, mais de la violence de ſa paſſion, & ſi vous demeurez davantage dans une profonde certitude de ma fidelité, je vous feray bien voir qu'un cœur qui manque d'ardeur & de delicateſſe, n'eſt pas digne du mien, & qu'il faut le regarder comme un bien precieux que l'on doit toûjours craindre de perdre ; enfin ſoyez jaloux, ſi vous voulez me faire croire que vous m'aimez, & ſi vous voulez que je ne ceſſe pas de vous aimer : car je trouve vôtre tranquilité ſi injurieuſe que l'excés de la jalouſie la plus terrible ne me paroît pas un mal ſi dangereux ; je n'ay jamais été qu'à vous, & j'y veux être toute ma vie : mais ſoûtenez ma conſtance, faites qu'elle ſoit un effet de ma paſſion, & non pas de ma vanité ; venez par vôtre vûë fortifier des ſentimens qui s'affoibliſſent, vous me trouverez avec des empreſſemens & des ar-

deurs qui vous persuaderont mieux ma fidelité que tout ce que je pourois vous écrire; guerissez donc promptement pour venir gouter les douceurs que vous promet l'amour; n'ayez d'autres soins que celuy d'avancer vôtre bon-heur en avançant le retour de vôtre santé; conservez-en & ma vie & la vôtre, elles sont jointes inseparablement. Enfin, je reconnoîtray vôtre amour aux soins que vous prendrez de guerir; n'est-il pas juste que vous travailliez à diminuer le mal-heur que vous me causez, & que vous veniez m'aider à suporter ceux qui ne dépendent point de vous.

VI. LETTRE.

OUy je croy que vous m'aimez, vos discours & vos yeux m'en ont donné des assurances trop tendres pour me laisser aucun lieu d'en douter: mais puisque je rends justice à vôtre cœur, rendez-la au mien, & soyez fortement persuadé que je n'ay jamais aimé Monsieur..... Le goût que j'ay pour vous n'est-il pas une suffisante preuve que je ne puis en avoir eu pour luy; faites reflexion à vôtre bizare jalousie, mon cher Amant, &

vous ſerez aſſurément honteux de l'avoir conçûë, elle me fait une mortelle iniure, & je m'en plaindrois fort ſerieuſement ſi je ne vous trouvois aſſez puny par la penſée d'être le maître d'un cœur qui auroit pû être ſi mépriſable; Je ſuis bien obligée à la pitié de mon Amie; mais je ne ſçay ſi une perſonne qui eſt ſeure de vôtre cœur, doit en inſpirer, quelque malheureuſe qu'elle ſoit; d'ailleurs, pour moy ie me trouve digne d'envie, vous êtes aimable & vous m'aimez, en faut-il davantage pour paroître heureuſe & pour l'être en effet, il n'y a de ſenſible & de vray honneur au monde que dans l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre, & tout ce qui ne la détruit pas ne peut être un malheur conſiderable; Je croy même être redevable aux perſecutions que l'on me fait ſouffrir depuis long-temps de la vivacité de vos ſentimens, vous m'aimiez moins quand il vous étoit permis de me le dire, l'amour qui a voulu me vanger & punir vôtre orgueil, vous a rendu plus ſenſible à meſure que je ſuis devenuë plus captive, la connoiſſance que j'ay de cet effet de mes ſouffrances me les a renduës ſi cheres que je regarde ſans envie les com-

commerces pleins de liberté; je ſuis preſque perſuadée que vous ceſſeriez de m'aimer ſi ie ceſſois d'être malheureuſe, gardez-vous bien de m'ôter cette opinion dans l'état où ie ſuis, elle adoucit de beaucoup les maux que ie ſouffre, & n'altere point l'amour que i'ay pour vous.

VII. LETTRE.

JE viens de paſſer la plus heureuſe nuit que i'aye paſſée depuis que ie n'en paſſe plus avec vous; ie vous ay vû, mon cher Amant, ie vous ay parlé avec une entiere liberté & dans des lieux charmans, la verité ne fait pas une plus forte impreſſion qu'en a fait cette agreable illuſion: Pourquoy la reflexion m'en deſabuſoit elle? Que i'aurois été heureuſe ſi ie ne m'étois point éveillée, i'aurois toûjours crû vous voir, & vous dire tout ce que ie ſens pour vous: il me ſemble même que ie vous parlois avec plus d'ardeur & de tendreſſe que ie n'ay iamais fait; que la crainte n'avoit point de place dans nos cœurs, & que nous n'avions que les émotions & les tranſports que donne un amour parfaitement heureux; Mais ces plaiſirs ne ſeront

iamais pour nous qu'un ſonge, & ie ſuis trop obſervée pour eſperer d'en connoître iamais la verité.

VIII. LETTRE.

LE moyen de garder ſa colere avec vous. J'avois raiſon de ne vouloir plus vous voir, c'étoit aſſurément le moyen de garder ma fierté. Dieux ! que ie me trouve foible ? Eſt il poſſible que i'aye ſi facilement cedé ? Moy que deux mois d'abſence & de reſolution ſembloient avoir renduë invincible : mais vous êtes un homme terrible à qui rien ne peut reſiſter : il faut l'avoüer, ie ne vous ay pas plûtoſt vû que i'ay ſouhaité d'être vaincuë, & mes reflexions n'ont fait que me perſuader que vous êtes digne de vôtre victoire ; aimez-la, ie vous en coniure, que ie vous ſois à l'avenir plus chere, que ie ne vous l'ay encor été. Aimez-moy, s'il eſt poſſible, autant que ie vous aime.

IX. LETTRE.

TU m'accuſois ingrat, & tu me reduis à me iuſtifier, tu as mille torts à mon égard. Ah ! que tu connois bien mon

cœur, tu ſçais qu'il ne peut rien ſouffrir qui bleſſe ſa delicateſſe, & que c'eſt un moyen ſeur de le faire parler que de l'acuſer d'infidelité; la maniere dont ie ſuis touchée de tes injuſtes reproches, me fait ſentir mille maux, & ie vais te faire connoître que ie t'ay trop aimé pour ceſſer de t'aimer de ma vie: aprés une diſſimulation de pluſieurs jours, & des éforts qui m'avoient perſuadée que mon amour étoit affoibly, je viens t'avoüer que je t'aime encor avec une violence qui ne peut être comparée qu'à ton injuſtice, & la honte d'avoüer ce que ie croyois te cacher le reſte de mes iours, cede ſans réſiſtance à la douleur de me voir accuſée par un homme que i'ay aimé huit ans entiers ſans en être aimée, & ſans eſperãce de l'être; non ſeulement ie n'ay iamais aimé que toy, mais ie n'ay iamais eû une penſée ny une complaiſance qui ait pû te déplaire, i'en iure par la peine que i'ay à ceſſer de t'aimer malgré les iuſtes ſuiets que tu m'en donnes, ie ſuis prête à t'en donner toutes les marques que tu voudras, garde mes Lettres, & ſur tout celle-cy, & rend les publiques, ſi tu trouve quand tu daigneras t'éclaircir de ma conduite, que

i'aye iamais aimé un autre que toy; oüy ie consens si tu me trouve infidelle, d'être deshonorée par un horrible éclat; mais aprés que ie t'auray fait voir mon innocence, n'attens plus de moy que des marques de mépris & de haine; ie ne veux point te persuader sans fondement que tu es un perfide, les preuves que i'en ay ne sont que trop seures, cependant quoy que ma raison soit convaincuë ie sens que mon cœur ne l'est pas encore, & que sa foiblesse cherche à te donner des moyens de te iustifier, i'accorde à l'empressement que i'ay de vous paroître innocente, la conversation que ie refuse depuis tant de iours à vos prieres, ie vous verray s'il m'est possible dés ce soir, ie vas mettre tout en usage pour aller au bal à l'Hôtel de ..... ne manquez pas de vous y rendre; il me convient si peu d'y aller, dans l'état où est mon cœur, que ie serois inconsolable si ie n'avois pas le plaisir de vous y confondre, vous sçavez de quelle consequence il est de vous déguiser, si bien que personne ne puisse vous reconnoître, je ne veux point vous dire de quelle maniere je seray masquée, pour vous laisser le merite de me démê-

ſer dans la foule, mais comme vôtre cœur eſt un mauvais guide pour vous conduire vers moy, prenez garde de vous méprendre.

X. LETTRE.

VOus me faites paroître la plus injurieuſe jalouſie que l'on puiſſe témoigner à une femme delicate, vous m'accuſez de manquer à tous les ſermens que je vous ay faits, & d'accorder à mon mary ce qui doit être conſacré à l'amour. *Si* je l'aime, pourquoy entretiens-je un commerce avec vous, qui trouble tout le repos de mon mary? Je ſuis ſi outrée de vos indignes ſoupçons que je ne veux pas me donner la peine de vous faire voir combien ils ſont injuſtes, je veux que vous doutiez encor quelques heures de ma fidelité, pour vous punir de ne la pas connoître auſſi exacte qu'elle eſt. Adieu. Mes dernieres Lettres que vous dites que vous avez lûës avec tant d'attention, vous ont pû faire voir que les inquietudes que j'ay euës pour vôtre vie ont été ſans mélange, & que je n'ay penſé dans ces terribles momens à rien moins qu'à la ſeu-

reté de mes Lettres ; mais dois-je encor craindre quelque chose pour vôtre santé ? Grands Dieux ! Trembleray-je toûjours pour une vie qui m'est mille fois plus chere que la mienne? Si vous vous portiez bien je vous verrois un quart d'heure aujourd'huy chez la bonne femme, où je vous asſurerois que je vous aime plus que je ne vous ay jamais aimé, malgré les cruels ſoupçons que vous me faites paroître, je les donne aux chagrins de vôtre maladie, je vois bien que vous ne connoiſſez pas tout ce que je ſuis capable de faire pour ce que j'aime.

XI. LETTRE.

ON vient de m'aporter une Lettre de vous qui détruit entierement mes réſolutions, & qui me met en état plus que jamais d'être le joüet de l'amour, & de vos injuſtices ; vous avez un ſi puiſſant aſcendant ſur mon cœur, que ma raiſon s'opoſe toûjours en vain à ſes mouvemens, je ne puis tenir contre vos ſoumiſſions feintes ou veritables, & j'ay beau connoître de quelle conſéquence il eſt de ſoutenir ſa fierté, je n'en puis conſerver pour vous. Bon Dieu !

que vous me faites de plaisir de m'ôter ma colere, je n'en sçavois plus que faire, je ne suis point née pour vous gronder, je ne sçay comment m'y prendre dans le moment que j'ay plus de sujet de le faire; il n'y a que vous d'Amant au monde qui puisse s'offencer de la jalousie de sa Maîtresse; mais ne parlons plus de rien, on doit faire de bonne grace ce que l'on a promis de faire, je vous pardonne de bon cœur, & comme le pardon que je vous accorde remet les choses dans une égalité de tendresse entre nous, je vous prie mon cher Amant de me pardonner aussi les chagrins que je vous ay causez, je ne sçaurois vous en avoir donné d'aussi sensibles que ceux que me donne vôtre maladie, l'opinion qu'il me semble que vous avez que c'est moy qui vous la cause, me met au desespoir, vous n'avez déja pas trop de tendresse pour moy, vous n'en aurez bien tost pas aucune si vous continuez de me regarder comme une femme qui vous accable de maux, & qui augmente par la bizarrerie de ses sentimens les malheurs que vous cause la fortune.

XII. LETTRE.

TIrez-vous au bâton avec une pauvre femme qui n'a pas la liberté de ſuivre ſes volontez. Parce que vous avez été un jour ſans recevoir de mes nouvelles, vous m'en laiſſez deux ſans m'en donner des vôtres, quoy que vous n'ignoriez pas que c'eſt la ſeule choſe dans l'état où je ſuis qui puiſſe adoucir mes douleurs, je ne ſçay ſi je ne me flatte point; mais il me ſemble que j'entrevois des remedes, & une fin à tout ce que je ſouffre: je puis eſperer de vous donner encor une fois en ma vie des marques de ma tendreſſe, mais aurez-vous bien la patience d'atendre un tems qui n'eſt pas trop proche, quand j'auray vaincu tous les obſtacles qui m'environnent? N'échaperez-vous point à ma victoire? Et retrouveray-je encore vôtre cœur tendre & fidelle? Helas! il n'étoit ny l'un ny l'autre, dans le plus fort de nos plaiſirs. M'aimerez-vous inviſible & malheureuſe, ſi vous ne m'avez pas aimée quand vous avez reçû des témoignages d'une paſſion ſi particuliere, que vous pouvez vous vanter

d'être l'homme du monde le plus tendrement aimé ?

XIII. LETTRE.

IL est necessaire que les mêmes choses qui conviennent à l'indifference, puissent aussi être attribuées à un excés d'amour, pour que ce qui se passa avant hier entre nous ne m'ait pas fait mourir de honte & de dépit, c'est vainement que je m'éforce de me flater : je ne puis me défendre de certains soupçons qui troublent entierement mon repos ; l'Amour que vous dites avoir pour moy devoit-il paroître sous une forme si languissante ? Ah, Monsieur ! vos vivacitez sont dans vôtre teste, & non dans vôtre cœur ; vous avez trop d'esprit, quand il n'est plus temps d'en faire paroître, & vous n'aimez pas enfin comme on aime quand l'Amour est violent, cependant je vous aime sans que les difficultez de vôtre passion puissent affoiblir la mienne.

XIV. LETTRE.

C'Est en vain que nous nous flatons d'avoir un jour la liberté de nous voir, la vigilance de ma famille est in-

fatigable, je tremble à chaque pas que l'Amour me fait faire, sans que la raison & la crainte puissent m'empescher de faire tous les jours de nouveaux projets pour vous voir: Mais cette crainte, helas! n'est pas toûjours le plus grand de mes maux, j'en crains un que j'ay éloigné autant qu'il m'a été possible, & dont la seule idée me fait fremir: Mon mary renouvelle ses persecutions, à peine en suis-je hier échapée: il n'y a point d'éfort que je ne veüille faire pour me conserver tout à vous; Mais enfin il n'y a plus de bonnes raisons pour autoriser un si long refus, & je seray bien-tost contrainte ou à ceder, grands Dieux! ou à pousser les choses dans une derniere extremité: je suis prête à m'exposer à tout, plûtost que de vous déplaire, examinez ce que vous devez éxiger de moy dans ce peril, & soyez seur que quand même ce seroit des choses injustes je m'y soumettray aveuglement, je ne reconnois pour guide que la volonté de ce que j'aime, & je croy que c'est seulement dans un amour de ce caractere, que l'on peut trouver des excuses aux foiblesses dont j'ay été capable; il y a long-temps que je me crois justifiée de l'attachement

que j'ay pour vous par l'impoſſibilité de m'en détacher, & que je ne me reproche plus une paſſion involontaire : peut être que ſi vous m'aimez veritablement vous me conſeillerez ce que la raiſon dévroit m'inſpirer, peut être auſſi qu'une ſemblable marque d'amour ne me plairoit pas ; enfin je ſuis incertaine dans toute mes penſées & mes projets, je n'en ſçay qu'un ſeur, qui eſt de vous aimer toute ma vie. Adieu ; je forme tous les jours mille deſſeins pour vous voir, mais la reflexion me fait auſſi-toſt connoître qu'ils ſont tous impoſſibles à executer.

XV. LETTRE.

VOus voyez bien par tout ce que je viens de vous dire, que la jalouſie & la fureur de ma famille eſt venuë à un point qu'il faudra deſormais que j'agiſſe avec vous comme avec l'homme du monde que je haïrois le plus ; que je ne ſonge jamais à vous voir, & que dans l'inutilité de conſerver toûjours une paſſion qui ne peut plus être heureuſe, je combatte la mienne, & faſſe mille efforts pour vous oublier ſans y pouvoir réüſſir ; jugez vous-même ſi cette ſcitua-

tion n'eſt pas douloureuſe ; & s'il y a perſonne au monde plus à plaindre que moy. Je n'auray jamais de liberté que lorſque l'on croira que je ne vous aime plus, & l'on ne perdra jamais l'opinion que je vous aime, parce que je ne ceſſeray jamais de vous aimer ; c'eſt en vain que l'on ſe fie ſur de l'eſprit & beaucoup de fineſſe, la verité a un caractere qui n'échape pas à des yeux fins, & j'ay affaire à des gens qui démêleront toûjours mes ſentimens, quelque ſoin que je prenne de les leur cacher : Enfin mon cher Amant, je ne prévois que des malheurs, & la reflexion me deſeſpere, auſſi ſuis-je dans un état à faire pitié, j'ay eu dans les autres tourmens que j'ay ſoufferts de la conſtance & de la fermeté ; mais je n'ay plus ny l'une ny l'autre, & le dernier coup m'a accablée ; je ſuis penetrée d'une douleur ſi vive que je ſuis comme hebêtée : enfin je vous toucherois de compaſſion, quand même vous ne m'aimeriez pas.

XVI. LETTRE.

ON continuë à me vouloir convaincre de vous avoir hier vû dans le Jardin de.... j'ay répondu juſqu'à preſent

ſent avec froideur, pour gagner temps, & recevoir de vos nouvelles, mais j'ay reçû trop tard les avis que vous me donnez, & il regne un malheur ſur tout ce qui regarde nôtre amour qui m'épouvente; il ſemble que le Ciel & la terre ſoient conjurez pour nous empeſcher de nous aimer : mais ſi vous êtes dans des ſentimens ſemblables aux miens, les Dieux & les hommes ne viendront jamais à bout de deſunir deux cœurs ſi dignes l'un de l'autre, j'en ay trop fait, & nos ennemis en font trop pour ceder; je reſiſteray avec fermeté à une puiſſance qui ne s'étend pas juſqu'aux volontez,& vous me retrouverez toûjours telle que vous me vîtes avant hier; Mais ne nous reverrons nous jamais,mon cher Amant? Y a-t il lieu de l'eſperer aprés ce dernier malheur? Le peu de certitude que les jaloux avoient de nôtre commerce étoit un frein à leurs duretez, mais preſentement qu'ils n'en peuvent douter, leur fureur agira dans toute leur étenduë, & je vas être la plus malheureuſe perſonne du monde: vous ſçavez ſi mon amour redoute les tourmens, & s'il eſt timide, je n'en ay point ſouffert où je n'aye trouvé une ſecrete douceur, dans la pen-

ſée qu'ils pouvoient ſervir à vous convaincre de la violence de ma paſſion.

XVII. LETTRE.

QUelque choſe que je faſſe, je ſuis une femme perduë. Juſte Ciel : ſe peut-il que je ſois réduite à de ſi terribles humiliations ; j'en mouray, & je ne reſiſteray jamais à ce dernier coup, le moyen de conſerver de la conſtance quand on a perdu tout eſpoir : Je vois la neceſſité de rompre tout commerce avec vous, & je la voy abſoluë ſans pouvoir m'y ſoumettre, je vous aime plus que je ne vous ay jamais aimé ; cependant il faut vous abandonner, & il eſt impoſſible de continuer à vous écrire, on ne peut rien concevoir qui aproche de mes malheurs,mon cœur eſt déchiré par mille ſentimens differens, mais l'amour eſt toujours le plus fort,comme le plus malheureux : Bon ſoir, mon cher Enfant, je n'oſe écrire davantage, on m'épie de tous côtez, abandonnez une malheureuſe dont le commerce ne peut plus avoir de charmes, ny pour ſon Amant, ny pour elle-même, nous ne pouvons ny vous ny moy vaincre ma deſtinée, & ſi

l'amour eſt plus fort que la mort, il ne l'eſt pas tant que la rage d'un jaloux.

XVIII. LETTRE.

LA joye que je ſens depuis que je vous ay vû, & ce que je viens de hazarder pour vous voir, vous doit aſſurer pour toûjours que mon amour & ma fidelité ſeront éternels. J'étois perduë ſans reſſource ſi l'on m'avoit ſurpriſe dans ce jardin, & je pouvois facilement l'être ; je prévois pourtant qu'il peut m'en arriver de nouveaux malheurs, les épions qui me ſuivent auront pû découvrir quelque choſe, mais je ne puis dans ce moment ſentir que de la joye, j'en ay ſi rarement, qu'il eſt juſte que je la goûte aujourd'huy ſans mélange. Bon ſoir, mon cher enfant, fortifiez l'opinion que j'ay toûjours euë, que pour être digne du cœur d'un honnête homme, il faut ſe conſerver une réputation inviolable, je vas donc faire des merveilles, & n'obmettray que cette dévotion dont vous m'avez long-temps ſoupçonnée, avec tant d'injuſtice ; je n'ay ny le bonheur ny la foibleſſe de devenir dévote, & vous pouvez vous aſ-

ſeurer que vous ne me verrez jamais que philoſophe amante & fidelle ; ce dernier terme paroîtra inutil à quiconque vous connoîtra, car il eſt impoſſible de ſoupçonner une femme d'eſprit, qui aura eu du gouſt pour vous, d'en avoir jamais pour un autre.

XIX. LETTRE.

EST-il poſſible que vous m'aimiez ? N'eſt ce point un ſonge. Helas ! qu'il eſt doux de ſe pouvoir flater de ce que l'on ſouhaite ſi ardemment ; ne craignez plus mes reflexions, elles ſont entierement détruites, je ne fais plus qu'entre-voir que l'on en a à faire. Achevez de me rendre folle, il n'y a que cet état d'heureux, tant que l'on voit la raiſon on eſt à plaindre, je ne veux plus voir que vous, que la paſſion que vous dites avoir pour moy, que la mienne, enfin que les douceurs dont l'amour a récompenſé ma conſtance. Quelles ſont grandes mon cher ! Et que vous êtes à plaindre que je ne les puiſſe bien exprimer : vous ignorez encor la plus grande partie de vôtre pouvoir, & je ne ſçay comment vous l'aprendre.

XX. LETTRE.

VOus avez raison de me souhaitter dans la solitude où j'ay passé des momens si doux à mon amour, j'y suis encore plus occupée qu'ailleurs de mon Amant, & j'y joüis d'une tranquilité que la jalousie ne me permet pas de gouter à Paris; c'est icy que je suis delivrée de mille complaisances penibles; je puis m'abandonner toute entiere aux mouvemens de mon cœur, je suis delivrée de la vûë de tout ce que je haïs. Mais helas! Je n'y vois point, & je n'ose esperer d'y voir ce que j'aime: Non, mon cher Amant, je me trompe, un vif souvenir vous rend toûjours present à mon esprit, & j'ay crû même plus d'une fois, que vous l'étiez à mes yeux.

XXI. LETTRE.

JE vous avouë que j'ay un déplaisir sensible que vous connoissiez si mal la delicatesse de mon cœur, vous n'en avez qu'une idée grossiere, si vous croyez qu'elle doive être satisfaite quand j'ay évité les crimes. Mais connoissez mieux

un cœur dont vous êtes le maître, & sçachez qu'il se croiroit indigne de vous, s'il pouvoit avoir de la complaisance pour un homme qui pretend le toucher, la raison veut sans doute que je le ménage, ie le fais aussi; mais ie mêle tant de froideur dans mes actions, que ie trouve le moyen de satisfaire également & ma delicatesse & la prudence; plus de politique ne convient pas à beaucoup d amour.

XXII. LETTRE.

QUelles assurances puis-ie vous donner contre les plus iniurieux soupçons du monde; en croirez-vous quatre lignes d'écritures, vous qui doutez encor de la verité de mes sentimens? Les doux momens de S. Germain ne doivent-ils pas vous asseurer pour toûjours sur des craintes qui pouroient convenir aux autres Maîtresses, mais jamais à la vôtre; Vous ignorez ce que vous valez, & la force de l'idée, que vous laissez de vous, puisque vous croyez que je puisse souffrir un autre que mon Amant, & profaner par un indigne devoir ce qui ne doit être accordé qu'à l'amour.

XXIII. LETTRE.

JE m'éloigne d'un lieu où vous arriverez dans peu de jours : un long voyage va nous ſeparer pour longtemps ; la douleur que j'ay de n'avoir plus l'eſperance de vous voir eſt infinie, mais mon amour n'en eſt pas moins violent, & je vous aime avec une ardeur qui ne cede point à celle qui inſpire les plaiſirs aux Amants les plus heureux ; mais helas ! je crains, & mes craintes me paroiſſent juſtes, que vous ne ſoyez bien-toſt rebuté d'une paſſion qui auroit à peine pû faire vôtre bon-heur quand elle auroit été auſſi heureuſe qu'elle eſt traverſée par la jalouſie : il faut aimer comme j'aime pour reſiſter à tant de tourmens, & vous ne m'avez jamais veritablement aimée ; & ſi vous vous êtes donné le ſoin de me le dire, ç'a été par une compaſſion, que la verité de mon amour vous a inſpirée, vous avez reſpecté une paſſion dont vous étes l'objet, & vous l'avez voulu flater par quelques marques de tendreſſe, mais quand j'aurois le malheur de vous être indifferente, dequoy vous pourois-je accuſer ; je ne

ſçay que trop par moy même, que l'amour n'eſt pas volontaire. Je n'ay point, il eſt vray, de veritable ſujet de me plaindre de vous, mais en ſuis-je plus heureuſe? Et puis-je m'accommoder de ne toucher que foiblement vôtre cœur pendant que vous rempliſſez le mien tout entier, & que je vous ſacrifie mon repos & ma gloire, en aimant juſqu'à la folie un homme dont je ne croy être que mediocrement aimée. Nous eûmes hier toute la frayeur que donne à des femmes l'apparence d'un grand peril, nous nous nous crûmes noyées, & nous fûmes effectivement en danger de l'être, l'opinion d'une mort prochaine ne vous éfaça pas un moment de mon ſouvenir & de mon cœur, & ce ne fût que l'idée de me ſeparer éternellement de vous qui me la fiſt paroître affreuſe; de tout ce que je crus aller perdre, je ne regrettay que vous, & la nature même ne partagea point mes ſentimens.

XXIV. LETTRE.

JE m'attendois hier à recevoir de vos nouvelles, & je m'étois flatée que vous continueriez à m'en donner ſouvent. Ne vous afermirez-vous jamais

dans les ſoins que vous devez prendre de me plaire? Vos manieres ſont ſi inégales, qu'il ſemble que le perſonnage d'un Amant tendre ne vous ſoit pas naturel. Ne puis-je vous inſpirer l'envie de ſuivre mon exemple ? Ah ! ſi vous ſçaviez quelle douceur l'on trouve à penſer toûjours à ce que l'on aime, & d'employer à luy rendre compte des plus ſecrets ſentimens de ſon cœur, ces heures que le commun du monde employe à une oiſiveté ennuyeuſe, vous feriez plus exact à me donner des marques de vôtre amour; l'intereſt du mien veut que je faſſe ma Lettre fort courte, & que le chagrin que vous en aurez, vous faſſe comprendre celuy que j'ay de ne point recevoir des vôtres.

XXV. LETTRE.

JE ne puis differer à vous dire combien je ſuis contente de vous avoir vû, vous ne m'avez jamais paru ſi aimable, & vous ne m'avez jamais ſi bien perſuadée que vous m'aimiez que cette aprés dînée, vôtre vûë m'a laiſſé une joye ſi vive, que la preſence de ceux que je dois haïr ſi mortellement, n'a pû la

diſſiper, ils n'ont pu parvenir de tout le ſoir à me mettre de mauvaiſe humeur, la ſatire même n'a pu me déplaire, & il me ſemble que j'aime tout le monde le jour que je vous ay vû. Adieu, mon cher enfant, les difficultez que nous avons de nous voir ne ſervent qu'à augmenter mon amour, en donnant toûiours une nouvelle ardeur à mes deſirs, & la paſſion que nous avons l'un pour l'autre a des plaiſirs que les paſſions communes ne font iamais connoître.

XXVI. LETTRE.

VOus me faites mourir mon cher enfant, ſi vous ne me laiſſez quelques momens en repos, vous devriez faire ſcrupule de m'occuper autant que vous faites, ie n'ay pas fermé l'œil de toute la nuit, vos charmes, vos regards & vos diſcours ne m'ont point ſorty de la teſte, j'ay penſé à vous avec des tranſports ſi violents, que ma ſanté ne peut plus réſiſter à tous les mouvemens, que l'amour me cauſe; j'entendis parler de vous tout hier, par cette Dame que vous veniez de quitter, un de ſes Amants étoit avec elle, ſes manieres ſi

differentes des vôtres me firent encor mieux connoître vôtre mérite, ie m'aplaudis mille fois en ſecret d'aimer & d'être aimée d'un Amant qui a tant de charmes au deſſus des autres, vôtre paſſion m'a donné un orgueil qui me rend inſuportable,& ie ne puis plus douter que vous ne m'aimiez, mille ſoupçons avoient iuſqu'à preſent combatu ma paſſion, ie n'en ay plus graces à l'amour, & ie m'abandonne à vous & à la tendreſſe, ſans réſerve, & ſans crainte. Joüiſſez de cette victoire, mon cher Amant, & ſouhaittez que le Soleil ſe montre au plus vîte, pour aller où l'amour nous doit donner la récompenſe dûë aux peines que nous venons de ſouffrir pour luy. Avez-vous autant d'empreſſement de la recevoir que i'en ay de vous la donner? La deſirez-vous avec une ardeur égale à la mienne? Ah! que l'amour nous garde de plaiſirs pour ce bien-heureux iour, ie vous en promets qui vous ſeront plus ſenſibles que mille lettres, on n'a iamais aimé comme ie vous aime.

XXVII. LETTRE.

JE ne penſe pas avec moins de plaiſir que vous à l'inutilité des ſoins que la ialouſie a pris pour nous ſéparer : quelle ſeroit la rage de l'homme que vous ſçavez, s'il pouvoit ſçavoir ce qui ſe paſſe entre nous ; mais mon cher Amant, prenons tant de précautions qu'il n'en puiſſe iamais rien connoître, & faiſons nôtre principale occupation de nôtre amour, peut-on mieux faire que de travailler à ſe rendre heureux ; & peut-on l'être ſans s'aimer, & ſans voir une perſonne qu'on ſçait qui nous aime uniquement, & qui nous prefere à toute la terre ? C'eſt là le portrait de la paſſion que j'ay pour vous, que je ſerois heureuſe ſi du même trait j'avois peint le vôtre ; l'eſperance de vous revoir ce ſoir ma guerie; je me porte fort bien aujourd'huy. Bon ſoir, mon cher Amant, aimez moy comme je vous aime, je vous adore.

XXVIII. LETTRE.

LA connoiſſance que j'ay de vôtre paſſion donne une ardeur à la mienne que je n'ay point encore reſſentie, & je

je vous aime juſqu'à la folie depuis que j'ay lieu de croire que vôtre cœur eſt tout à moy ; mais eſt il bien vray qu'il y ſoit ? Et ne me trompay-point, quand je me flate? Le ſtile ſi tendre qui eſt dans vos Lettres ne ſeroit-il dicté que par vôtre eſprit. Mais pourquoy douterois-je de vôtre tendreſſe, l'excés de la mienne ne m'aſſure t'elle pas de la vôtre ; pouvez-vous être aſſuré du mien, ſans être touché d'une Maîtreſſe qui a tant ſouffert pour vous ! oüy mon cher Amant, vous m'aimez & je vous adore; que les jaloux s'aplaudiſſent de leur vigilence, & qu'ils ſe remercient de la penſée qu'ils ont d'avoir par leur fureur détaché nos cœurs l'un de l'autre. N'admirez vous pas comme l'amour confond leurs projets, tout ce qu'ils ont fait contre nous, nous eſt devenu avantageux ; ſi nous n'avions pas été contrains, nous aurions ſans doute laiſſé trop voir nos ſentimens, & j'aurois payé de la perte de ma réputation, les plaiſirs d'une paſſion tranquille, mais graces à leurs ſoins je la conſerve toute entiere, en goûtant toutes les douceurs de l'amour, & pour quelques moments que vous êtes ſans me voir, vous me retrouvez digne de

tout l'attachement de vôtre cœur, les contraintes & les manéges ont leurs charmes, & depuis huit jours que je vous vois dans des lieux où à peine le langage des yeux eſt permis, j'ay paſſé des momens que je ne changerois pas pour ceux que l'on croit les plus ſenſibles ; quel plaiſir mon cher Amant, de ſe dire impunément qu'on s'aime en preſence de mille gens qui ignorent ſeulement ſi nous nous connoiſſons, & qui ſe picquent cependant d'une fineſſe infinie, & de demêler tous les miſteres d'amour. Qu'une veritable paſſion eſt noble, & quelle inſpire des ſentimens élevez ! Si jamais je parviens à avoir quelque merite, je le dévray à la mienne, je ſuis touchée d'émulation pour toutes les femmes qui en ont: l'extréme envie que j'ay de me rendre digne de vous, me fait chercher tous les moyens de leur reſſembler,& je ne puis ſouffrir que ce que vous aimez ne ſoit pas parfait:il y a déja long-temps que cette maladie me tient, & je l'ay depuis que je vous aime ; c'eſt-à-dire, depuis que j'ay de la raiſon; mais je me trompe : je vous aimois avant que d'en avoir, & elle n'a commencé à ſe faire ſentir en moy,que par l'inclination

naturelle que j'ay toûjours euë pour vous.

XXIX. LETTRE.

JE vous attens avec une impatience qu'on ne peut s'imaginer, ſans ſentir une paſſion auſſi vive que la mienne; j'aurois preſentement le plaiſir de vous voir, & de vous donner enfin des marques ſenſibles de mon amour, mais l'heure s'avance, vous ne paroiſſez point. Ah! que faites vous, vous ne m'envoyez perſonne de vôtre part, il y a une demie heure que Je ſuis ſeule? Faut-il perdre de ſi precieux momens? Jamais je ne me ſuis ſentie agitée de mouvemens ſi violens, la crainte des choſes affreuſes qui peuvent nous arriver, & le deſir de vous voir..... Mais Dieux! on me dit que vous arrivez.

XXX. LETTRE.

JE me reprochois mes folies, comme étans ſans exemple; mais je louë le Ciel d'aprendre que vous êtes encor plus foû que moy. Je n'ay point ceſſé depuis hier de penſer à vous & d'en parler, j'y employe les nuits & les jours, que j'emploirois bien autrement ſi la jalouſie ne

mettoit des bornes à mes desirs. Que vous seriez content de moy, si vous sçaviez ce qui se passe dans mon cœur, & avec quelle aplication nous pensons ma confidente & moy aux moyens de vous voir souvent, je me flatte que nôtre rendez-vous d'hier vous en a laissé une forte envie. Pour moy je vous adore, & ce que je sens pour vous est quelque chose au delà de l'amour.

XXXI. LETTRE.

JE commence à vous écrire aussi-tost que vous venez de me quitter. Pourois-je être ocupée d'autre chose que de vous dans les momens qui succedent à ceux que nous venons de passer ensemble ? Ah ! mon cher Amant, puis-je en croire les transports que je vous ay vûs ? Estes-vous aussi tendre & aussi sensible que moy ? Mais, non ; personne n'a jamais connû ce que je viens de sentir, & l'amour pour me récompenser de tant de peines a fait pour moy des plaisirs tous nouveaux ; l'impression qu'ils ont fait sur mes sens est si vive que je n'ose encor me laisser voir à personne ; il seroit aisé de demêler quelle est la paresse où

je ſuis : mais mon mary entre. Dieux ! quelle cruauté, d'être obligée de voir ce qu'on hait, en quitant ce qu'on aime. Comment me preſenteray-je à ſes yeux, en l'état où je ſuis, il me raméne la crainte & la pudeur que vous aviez écartées.

XXXII. LETTRE.

LA converſation que je viens d'eſſuyer eſt l'épine des roſes. Quels ſuplices, grands Dieux ! d'entretenir un homme de ſang froid, quand on eſt ſi éloignée d'en avoir. Pleine de vous & du ſouvenir de nos plaiſirs, que pouvois-je luy dire ? Je luy ay dit en deux mots que je m'étois trouvée fort mal toute l'aprêdinée, & je me ſuis miſe tout auſſitoſt à chanter, ſans penſer à la contradiction qu'il y avoit entre les mouvemens de joie & ce que je venois de luy dire. Pourois-je être ſage aujourd'huy & penſer à autre choſe qu'à vous ? Mais où êtes-vous, mon cher Amant, au moment que je vous écris ? Quelles ſont vos ocupations ? Pour moy je penſe à vous dans le même lieu où vous m'aſſuriez tantoſt une fidelité éternelle. Qu'il eſt doux de triompher ainſi de la vigilance des ja-

loux ! & quelle ſeroit leur rage s'ils connoiſſoient nôtre bon-heur ; il me ſemble qu'il y manque quelque choſe, parce qu'ils n'ont pas de la douleur de ſçavoir comme nous les trompons : diſons leur pour nous venger, mais non, qu'il n'y ait que nous qui connoiſſions nos plaiſirs ; faiſons tout ce qu'il faut pour que le monde nous oublie autant que je l'ay oublié : je crois qu'il n'y a que vous dans l'univers, & je ne vois plus rien que ce qui a raport à mon amour. Adieu, la reflexion augmente les vrais plaiſirs, & j'ay une joie ſi vive, qu'elle éclate dans tout ce que je fais.

XXXIII. LETTRE.

EST-il bien vray que vous m'aimiez auſſi tendrement que vous venez de m'en aſſurer ? Ah ! je crains de me flater, & j'en veux douter toûjours pour en recevoir des nouvelles marques. Qu'il ſeroit doux ! mon cœur, d'en recevoir dans un lieu pareil à celuy de l'autre jour ; que j'en ay d'envie & qu'il eſt cruel de ne l'oſer ſuivre, chaque moment que je vous vois ajoûte quelque choſe à la vivacité de ma paſſion : ſi vous êtes de mon

goust je dois vous paroître la plus aimable Maîtresse du monde, car j'avouë que si j'étois homme, une femme aussi observée que je suis auroit pour moy des charmes capables d'effacer ceux des plus belles personnes du monde. Parmy les autres Amans, les rendez-vous & les plaisirs ne sont pas toûjours les preuves d'une forte passion, mais entre vous & moy, jusqu'à un regard, tout à son prix, & nous ne nous voyons jamais que nous ne puissions nous assurer avec raison, que nous nous aimons plus que nôtre vie. Ne sentez vous point vôtre amour propre, flaté par les reflexions? Et quelque chose pourroit-il vous détacher d'une Maîtresse que tant de raisons vous vous doivent faire aimer? Je ne sçay d'où me vient certains mouvemens de jalousie que je combats vainement depuis deux jours, mais je ne suis point contente de vous, sans avoir de veritables sujets de me plaindre. Venez demain aux Tuilleries vous justifier, ou rougir de vôtre injustice par les nouvelles marques que je vous donneray de mon amour.

XXXIV. LETTRE.

LA teſte vous a-t'elle tourné depuis l'autre jour que je vous trouvay raiſonnable, & vous me paroiſſez aujourd'huy le plus injuſte & le plus foûs de tous les hommes : ne vous ſouvient-il plus des raiſons que j'ay de vous refuſer ce que vous me demandez ? Eſt-il poſſible que vous vouliez hazarder pour un moment de plaiſir ma réputation & ma gloire ? Ah ! ſi elle n'a pû chaſſer l'amour de mon cœur il n'eſt pas juſte auſſi que l'amour en triomphe abſolument, & je ſuis perſuadée qu'une Maîtreſſe décriée n'a point de charmes aux yeux d'un honnête homme & d'un Amant,delicat que vous ne m'obligerez jamais à faire des démarches qui puiſſent entierement me deshonorer, comme ſeroit celle d'aller au lieu que vous me propoſez ; ſi pour vous voir je pouvois hazarder ma vie ſans mon honneur, je n'y balancerois pas un moment : je vous aime avec une ardeur à toute épreuve, hors celle de l'infamie, vous en conviendrez, ſi je ſuis aſſez heureuſe pour que le rendez-vous de demain réüſ-

fiſſe. Que je crains de me flater en vain du plaiſir de vous voir en particulier. Dieux ! que je l'atens avec une terrible impatience, il me ſemble que depuis la converſation que nous eûmes dans le jardin de..... je ne vous ay point entretenu aſſez vivement de mon amour, je croy que j'avois ce jour là un ſecret preſſentiment du long ſilence auquel j'allois être condamnée, ie ne vous ay iamais parlé ſi tendrement ny ſi hardiment, car ie vous l'avouë ie manque ſouvent de hardieſſe quand ie vous vois, ie ne ſuis encor familiere qu'avec vos idées, & je vous dis des choſes ſans vous voir, que je n'oſe plus prononcer quand vous pouvez m'entendre : venez donc mon cher Amant, m'enhardir & triompher d'un reſte de prudence qui vous dérobe le plaiſir de m'entendre dire tout ce que m'inſpire l'amour, & qui vous coute le chagrin que vous avez de me reprocher quelquefois que vous me trouvez plus paſſionnée dans mes Lettres, que dans mes converſations.

XXXV. LETTRE.

JE ne vous trouvay pas hier dans tous les lieux où je croyois vous rencontrer, mais il n'y a rien de perdu, le plai-

ſir dont nous aurions joüy hier ne ſeroit plus, & nous ſommes aſſurez de l'avoir aujourd'huy puis que vous me trouverez vers le ſoir chez ..... Si ce raiſonnement vous choque aprenez que je le tiens de vous, & que je m'en ſers par vengeance, & non par aucun goût: je ſuis au contraire perſuadée qu'il faut toûjours être impatiente, & vivre pour ce que l'on aime, & que la delicateſſe d'une paſſion auſſi bien que la ſageſſe, ne permettent pas qu'on préfere l'avenir au preſent, & qu'on compte le lendemain pour beaucoup.

XXXVI. LETTRE.

IL eſt bien vray que l'Amour vend bien cher ſes plaiſirs, mais on ne peut trop payer celuy de revoir ſon Amant, & de le retrouver fidelle. Je ſuis ſi ſatisfaite de la converſation que j'eus hier avec vous; & je vous y trouvay des ſentimens ſi tendres, que je ne doute preſque plus que vous n'ayez pour moy un veritable attachement, & que vous ne meritiez tout le mien, auſſi ſuis-je reſoluë à ne plus écouter deſormais les diſcours de ceux que je reconnois qui ſont

mes ennemis, aussi bien que les vôtres; & qui ne cherchent qu'à m'inspirer de la défiance de vôtre procedé, pour affoiblir la violence des sentimens, qu'ils sont au desespoir que j'aye pour vous; je vous aime trop pour que passion ne soit pas une preuve que vous êtes aimable, & vous ne pouriez l'être si vous manquiez de fidelité pour une Maîtresse qui vous aime si constamment, malgré tout ce que vous luy causez de douleur; si le détail vous en étoit bien connû, vous admireriez la force de la passion qui m'attache à vous, & la folie des précautions des jaloux; car enfin malgré tous leurs soins & leur vigilance, & pendant qu'ils se flatent d'avoir détruit le penchant que j'ay pour vous, nous nous aimons plus que jamais, nous nous le dîmes hier, & nous nous le jurerons encor en peu de jours au milieu de tous les plaisirs de l'amour. N'admirez-vous point combien il est difficile de desunir deux cœurs veritablement attachez l'un à l'autre? Quel triomphe pour deux Amans de braver ainsi toutes les précautions de la plus affreuse jalousie? Que l'union qui sera desormais entre nous serve de punition à ceux qui me persecutent, & qu'elle me

venge de tout ce qu'ils me font ſouffrir. Quelle ſeroit leur rage, s'ils ſçavoient les plaiſirs que je vous prepare dans peu de jours; l'idée que je me fais de leur colere ajoûte de nouveaux charmes à tout ce que je fais pour vous.

XXXVII. LETTRE.

C'Eſt enfin demain ce jour ſi ardemment deſiré, & ſi long-temps attendu, c'eſt demain aſſeurément qu'aprés une ſi longue abſence, & tant de tourmens, vous vous verrez entre les bras de l'amour; oüy ce ſera de l'amour même que vous recevrez des faveurs, car jamais mortel n'a fait ſentir à un cœur tout ce que j'ay prétendu demain faire ſentir au vôtre, que la ſûreté de ce rendez-vous ne vous empêche pas de venir d'aſſez bonne heure de Verſailles, pour me voir à la Meſſe, je prétens y rencontrer vos yeux, je ne ſçaurois les voir aſſez.

XXXVIII. LETTRE.

CRoyez-vous que je puiſſe laiſſer échaper une occaſion de vous écrire, & qu'il ſuffiſe à ma tendreſſe que j'aye

j'aye été aujourd'huy deux heures avec vous ? Ah ! vôtre vûë m'inſpire trop d'amour pour ne chercher pas à vous en parler: il faudroit que je pûſſe vous voir le moment aprés que vous m'avez quitée, pour vous bien exprimer tout ce que vôtre preſence fait ſentir à mon cœur. Je n'ay jamais été ſi contente de vous, il me paroît avoir trouvé dans vos yeux & dans vos diſcours le caractere d'une veritable paſſion. Seroit-il bien vray que vous m'aimaſſiez autant que je vous aime? Jugez quelle vivacité cette penſée doit donner à mon amour ? Je vous ay aimé inſenſible & ingrat ; comment ne vous aimerois-je pas tendre & fidelle? Je n'aimois alors que vôtre perſonne & ma victoire ; j'en joüis avec un plaiſir qui flate également & ma tendreſſe & ma vanité ; je m'eſtime d'autant plus heureuſe, que je dois mon bon-heur à mes ſoins, & je trouve qu'il eſt bien plus doux d'avoir forcé par ſon atachement & ſa tendreſſe un cœur rebelle à devenir ſenſible, que d'en devoir la conqueſte facile à un premier coup d'œil.

XXXIX. LETTRE.

OUy, je me vengeray, & je vous feray voir qu'on ne m'ofenſe point impunément. Je vous donneray tant d'amour la premiere fois que nous nous verrons, que vous ne ſerez plus capable de manquer (comme aujourd'huy) à m'écrire le lendemain que vous m'avez vûë: je veux vous punir des anciennes froideurs que vous avez eû pour moy, pour vous inſpirer plus d'ardeur & de deſirs que n'en ont eu tous les Amans enſemble, & par ce pas, croire enſuite ce que vous me direz de vôtre amour. Pour la jalouſie dont vous me parlez, je ne comprends pas ce qui peut l'avoir fait naître, en prend-on dans les momens que nous paſſâmes hier enſemble?

XL. LETTRE.

JE vous écris dans un lieu qui me rapelle des ſouvenirs bien vifs, ce que j'y ay ſenty de plaiſir & de douleur a ocupé tout aujourd'huy mes réveries; tout me parle icy de vous, pourquoy ne m'en parlez-vous pas vous-même? L'abſence eſt toûjours ſenſible quelque cour-

e qu'elle ſoit; les plaiſirs qui l'ont précedée, & ceux qui la doivent ſuivre ne ſçauroient entierement détruire la triſteſſe qui l'acompagne, elle eſt trop longue quand elle dure plus d'un jour, & celle d'aujourd'huy ma paru un ſiécle. Veüille l'amour que le temps que vous paſſez ſans moy, vous paroiſſe auſſi ennuyeux, & que vous ſouhaitiez de me revoir avec le même empreſſement que j'ay de vous rejoindre, & que je vous retrouve tel que je vous laiſſay hier.

XLI. LETTRE.

J'Avouë que i'ay 'oint à la captivité où l'on m'a tenuë depuis quelque temps, l'envie d'éprouver vôtre cœur, & que j'ay voulu juger de vôtre amour par la maniere dont vous reſiſteriez aux obſtacles que j'ay aportez moy-même à vôtre bon-heur, mais un moment de vôtre vûë a bien changé mes projets, vos regards m'ont inſpiré plus d'ardeur que je n'en ay jamais ſenty, & je ne ſuis plus ocupée au moment qu'il eſt, que de trouver des moyens de vous voir, même aux dépens de ma vie. Bon Dieu! que j'ay de choſes à vous dire, mais la plus preſſante

eſt de vous aſſurer de la joie que j'ay euë de trouver vôtre ſanté ſi parfaite aprés qu'elle m'a donné tant d'alarmes. Les ſoins que vous me mandez que vous avez pris pour me plaire ont ſi bien réüſſi que j'aurois commencé à vous aimer aujourd'huy, ſi je vous avois vû pour la premiere fois; vous m'avez paru dans un état ſi propre à vous faire aimer, que j'aurois bien voulu qu'en ſortant de l'Egliſe, vous euſſiez été vous enfermer dans vôtre chambre, & je n'ay pû ſonger ſans quelques petits mouvemens de jalouſie, qu'en vous éloignant de mes yeux vous alliez vous faire voir à d'autres. Adieu.

XLII. LETTRE.

MEs propres douleurs ne ſont rien pour moy, en comparaiſon des vôtres, & ſi vous voulez me voir bientoſt expirer de deſeſpoir, vous n'avez qu'à continuer dans l'horrible affliction où vous êtes. Quoy le courage vous abandonne, & vous ſouffrez qu'une femme en ait plus que vous? Que penſez-vous, qui pouroit me ſoutenir dans l'état malheureux où la jalouſie m'a réduite,

ſi l'amour que vous avez pour moy ne ſervoit de conſolation à tous mes maux? Celuy que j'ay pour vous eſt ſi malheureux, que ſi j'en ſuivois les mouvemens, je ne ſongerois qu'à mourir. Suivez donc mon exemple, que les aſſurances que vous devez avoir de ma tendreſſe vous ſoûtiennent contre tous les chagrins que la fortune & l'amour vous cauſent, le temps peut changer nos deſtinées & mêmes ſans de grands changemens vous aurez bien-toſt la conſolation de me parler de vos douleurs. Penſez-vous que j'aye conſenty à ne vous revoir jamais? Avez-vous pû croire que j'aye pû m'y reſoudre? Ah! je vous recevray aux dépens de ma vie, & toute la terre enſemble ne peut pas m'empêcher de vous dire adieu avant le départ de la Cour, que cette eſperance adouciſſe les peines que vous cauſe mon abſence, & la triſteſſe que vous donne le ſouvenir de feu Madame de...... quoy qu'elle ne puiſſe ocuper vôtre cœur ſans le diſtraire de la tendreſſe que vous me devez. Je ne ſçaurois trouver mauvais que vous y penſiez encor tendrement, & je la pleurerois avec vous s'il m'étoit permis de vous voir, mais on nous envie juſqu'à la con-

ſolation de mêler nos larmes. Que j'eus peu de temps l'autre jour à vous laiſſer voir les miennes; deux Amans qu'on ſepare pour toûjours l'ont-ils jamais été ſi bruſquement ? Cette douce & cruelle converſation ne m'eſt pas ſortie de la teſte: il me ſemble à chaque inſtant vous voir eſſuyer mes larmes,& me jurer une fidelité éternelle quand je penſe à ces momens. Tous mes malheurs s'évanoüiſſent, & peu s'en faut que je ne me tienne heureuſe au milieu de toutes mes douleurs quand je ſonge que je ſuis aimée de l'homme du monde que je trouve le plus aimable.

XLIII. LETTRE.

CRoyez-vous que je trouve bon de voir vôtre ſanté ſi brillante ſur le point d'abandonner une Maîtreſſe que la ſeule peine de vôtre abſence fait mourir de douleur ? Ah ! je veux vous voir abatu & languiſſant, & puiſque le chagrin que vous devez avoir de me quitter n'eſt pas ſuffiſant pour le faire, je veux appeller tant de plaiſirs au ſecours que je voye enfin la langueur dans vos yeux pareille à celle que vous avez dû remar-

quer ce matin dans les miens. Venez donc me voir tantost; abandonnons-nous sans réserve à l'amour pendant le peu de jours qui nous reste à nous voir, quand l'absence dévroit même nous en paroître mille fois plus sensible; venez promptement, le plaisir de vous voir m'est necessaire, je meurs d'amour & de langueur.

XLIV. LETTRE.

CRoyez-vous le courage qu'on se fait par raison à l'épreuve des attaques que vous m'avez données aujourd'huy? Quoy il seroit vray que vous pouriez être un an absent & vous pouvez en parler sans des marques d'une douleur extréme? Ah! vous ne sçavez point aimer, & vôtre cœur est bien inferieur à la sensibilité du mien: vous êtes ce me semble déja consolé de vôtre depart, je ne vois plus en vous cette affliction tendre & vive que je vous ay vûë les premiers jours, & je crains fort de penser que vous me devez quitter; vous vous êtes déja accoûtumé à l'absence; pour moy, quelques efforts que la raison fasse sur mon cœur, il ne peut se résoudre à cette cruelle séparation, je

mourray ſans doute à vos yeux de la douleur que me cauſera vôtre depart, & ſi vous m'aimez vous ſouffrirez ce deſeſpoir ſans vous y oppoſer, il me ſera plus doux de mourir en vous quitant, que de vivre aprés que vous m'aurez quitée.

XLV. LETTRE.

L'Amour de la gloire n'eſt pas ſi fort dans mon cœur que vous vous l'imaginez ; vous l'avez vaincu, & je ſuis à vous ſi vous pouvez trouver le ſecret de me voir inventer le moyen de tromper la vigilance des jaloux, & je ne m'oposeray plus ny à vos deſirs ny aux miens, je vous laiſſeray voir tout mon amour. Helas ! il n'a jamais diminué, mais il eſt vray que deſeſperant de le voir jamais heureux j'ay cherché à vous laſſer d'un commerce qui ne ſervoit qu'à entretenir des ſentimens que je croyois devoir être affoiblis ; mais puiſque de ſi longues épreuves ne vous ont point laſſé, je m'abandonne tout à vous, ſongez ſeulement que je ſuis perduë ſans reſſource ſi je ſuis ſurpriſe, agiſſez ſur ce principe, & parlez, je vous obeïray en tout ; je ne hazarde rien ſi vôtre

amour eſt auſſi veritable qu'il me parut hier dans vos yeux. Adieu mon cher Amant; ſouffrez ſans ſcrupule tous les termes de ma tendreſſe; il n'y en a aucuns que j'aye jamais profanez, vous m'en ſoupçonnez à tort, & je vous jure que l'amour & ſes expreſſions ne m'ont jamais été connus que pour vous. Adieu, je vous aime plus que jamais, & quelque forte que ſoit ma paſſion par elle même je ſçais bien qu'elle eſt encor plus vive qu'elle n'étoit hier.

XLVI. LETTRE.

RIen ne guerit tant une paſſion & n'eſt ſi propre à la garantir de l'aſſoupiſſement de l'abſence que d'en parler ſouvent, ainſi je conſens tres volontiers que vous parliez de la vôtre à la perſonne dont vous me parlez, ce ſecours vous eſt plus neceſſaire qu'à moy, & cet Amant qui crie qu'on l'abandonne eſt peut-être tout preſt à m'abandonner; je ſuis plus ſeure de mon cœur que vous ne l'êtes du vôtre, & je crois même que vous êtes de même opinion que moy, on ſe cõnoit toûjours malgré les efforts que fait l'amour propre pour nous tromper

& vous avez un fond de coquetterie, que ie suis seur qui alarme quelque fois vôtre raison, qui ne sçauroit manquer d'être de mon party : si vous me conservez vôtre cœur, je dévray ce bonheur à la difference qu'il y a à present de l'Italie à ce qu'elle étoit du temps qu'Ovide en écrivoit les galanteries, & je ne répondrois pas de vôtre fidelité si Corine étoit en même lieu que vous ; au portrait que vous avez fait de moy au Comte de ...... vous n'avez pas eu dessein qu'il démêle ce que je suis, car quoy que vous luy disiez que je ne suis pas belle, ainsi qu'il n'est que trop vray, vous me peignez cependant avec tant d'avantage, qu'une femme ainsi faite auroit suffisamment dequoy se consoler de n'être pas belle, sur tout vous ne deviez pas me peindre enjoüée, croyez-vous qu'on la soit éloignée de ce qu'on aime. L'absence d'un Amant tendrement aimé fait un grand changement dans une Maîtresse fidelle.

XLVII. LETTRE.

JE m'étonne que vous employez vôtre philosophie à vous préparer à suporter courageusement un malheur, qui ne peut être qu'imaginaire, & je ne

comprens pas que vous me connoiſſiez ; & que le changement de mon cœur puiſſe être l'objet de vos méditations, elles ſeroient mieux employées à penſer à l'inconſtance & à l'ingratitude de la fortune à laquelle vous vous êtes entierement ſacrifié, c'eſt un malheur auquel on ne court jamais riſque de ſe préparer inutilement, j'ay été réjoüie d'aprendre par un de vos amis qu'on eſt fort ſatisfait de vous à la Cour ; mais pour me donner une joye parfaite, il faudroit me faire voir une copie de vôtre congé, vous avez beau contenter le Roy, je ne puis être contente, que quand vous reviendrez.

XLVIII. LETTRE.

JE ne comprens pas comme il eſt poſſible d'aimer fortement quelqu'un, ſans ſe faire une affaire ſérieuſe de tout ce qui peut luy faire de la peine, & la facilité que vous avez à me gronder dans vos Lettres me fait ſentir la difference qu'il y a entre vos ſentimens & les miens, car bien que vous meritiez encor de plus violens reproches que ceux que je vous ay faits, je ne laiſſe pas en les écrivant d'être occupée du chagrin que

vous auriez à les lire, & quoy qu'ils ſoient bien fondez ; je vous les aurois épargnés ſeurement, ſi les reflexions qu'ils peuvent vous faire faire n'étoient neceſſaires pour éviter à l'avenir tout ce qui vous eſt arrivé de fâcheux, par le peu d'aplication que vous avez donné à de certaines choſes.

XLIX. LETTRE.

CRaindray-je toûjours pour vôtre cœur ? Ah ! quoy que je ſois peut-être née avec un peu trop de défiance, & peu portée à croire ce que je ſouhaitte le plus, vous n'êtes pas innocent de mes craintes, il faloit me perſuader ſi fortement que je ſuis aimée comme j'aime, que je n'en puſſe douter que dans les momens où la delicateſſe agit plûtôt que la raiſon : mais comment m'auriez-vous fait voir une violente paſſion, ſi vous ne l'avez jamais ſentie ? On n'abuſe point une Maîtreſſe éclairée, & ſi j'ay quelque fois paru ſatisfaite de vous, c'eſt que je voyois bien que ce qu'il auroit falu pour remplir mes deſirs, paſſoit la portée de vos ſentimens, ou le pouvoir de mes charmes.

L. LETTRE.

JAmais un Amant n'a essayé de rassurer les craintes d'une Maîtresse par une Lettre, comme celle que j'ay reçûë de vous; le stile dont vous vous servez pour me dire que vous m'aimez, est une preuve claire que vous ne m'aimez plus, & je suis plus mal contente que je ne veux vous le dire des sentimens que j'entrevois dans vôtre cœur, je ne la suis pas moins de moy-même, je me trouve trop de tendresse pour un ingrat, & je ne puis souffrir la foiblesse que j'ay de vous en donner encore des marques; mais mon cœur est si fort à vous, que rien ne le peut détourner d'un penchant qui luy est si naturel, je ne connois que trop le pouvoir que vous avez sur luy, & vous le dire dans le dépit où je suis, n'est pas une des moindres marques que vous ayez reçûës de mon cœur; j'ay toûjours été pour vous, tendre, fidelle, & patiente dans les persecutions les plus horribles; je suis à present jalouse sans emportement, & mécontente sans colere. Que puis-je faire, si cela ne peut vous toucher? Et quel est le moyen de gagner vôtre cœur? Seroit-il possible, ingrat,

qu'un autre l'eut trouvé ? Ah ! cette pensée me tourmente au point de me faire perdre l'esprit, il ne tiendra qu'à vous de la détruire.

LI. LETTRE.

J'Ay du plaisir de vous voir pour adoucir tous les chagrins que me cause la bizarerie de ma famille, elle passe l'imagination, si je ne me contois pour beaucoup, j'agirois d'une maniere que je leur ferois bien voir que je les conte pour rien, ou plûtôt si j'étois bien sage, je ne songerois plus du tout à vous voir, j'en ay milles bonnes raisons, mais il n'y en a point qui tiennent contre une passion bien vive. Je ne suis point contente de vous. Vôtre absence, & celle de ma Rivale en même temps blesse mon imagination : Je commence à partager l'opinion du public, vous pouriez bien avoir poussé la feinte jusqu'à la verité, & m'avoir plus obéï que je ne souhaittois de l'être.

LII. LETTRE.

LEs sentimens de vôtre cœur n'échapent ny à mes lumieres, ny à mon amour. Vous êtes tel qu'on doit être

pour ſe faire uniquement & éternellement aimer, auſſi vous aimé-je juſqu'à la folie. Mon cœur eſt à vous indépendamment, même de la tendreſſe du vôtre, & vous devez conter que je ne profiteray jamais du mauvais exemple que vous deviez me donner, ſi vous deveniez infidelle ; je vous aimerois même quand vous n'auriez plus pour moy que de l'indifference : mais je veux eſperer que vous n'éprouverez jamais juſqu'où pouroit aller la force de l'inclination que j'ay pour vous, & que vous pouvez toûjours ſoupçonner ma paſſion être mêlée de reconnoiſſance. J'avouë que je ne puis me reſoudre de vous donner mon portrait, tenez vous-en à l'idée qui vous reſtera de moy, tant de choſes que l'on ne peut peindre y doivent entrer, que j'oſe me flater qu'elle ne me ſera pas ſi deſavantageuſe que le portrait que je pourois vous donner.

LIII. LETTRE.

JE reconnois aux Châteaux en Eſpagne que vous faites ſur l'avenir, la difference de vôtre paſſion à la mienne ; l'amour ne peut ſubſiſter chez vous ſans

l'esperance des plaisirs, & pour moy je ne vous en promets plus de ma vie, & je ne vous en aime pas moins, & quelque convaincuë que je sois que je joüirois d'une assez heureuse tranquilité si je ne vous aimois pas, aucun bon-heur ne me paroît desirable, s'il faut pour l'acquerir sacrifier les sentimens que j'ay pour vous; mon amour tout malheureux qu'il est, m'est plus cher que toutes les choses du monde, & que la vie même; vous ne sçavez pas aimer ainsi.

LIV. LETTRE.

POurquoy me vouloir faire croire que vous souhaittez si ardemment vôtre retour, & que vous allez tenter tous les moyens de l'avancer? Ah! si je vous avois été véritablement chere, vous ne vous seriez jamais resolu à me quitter: mais puisque vous avez eu la force, ou pour mieux dire la cruauté de le faire; je dois être la premiere à vous exhorter à soutenir en homme de courage le party que vous avez pris, & à n'oublier rien pour le rendre utile à vôtre fortune, vous ne sçaviez dans la scituation où vous êtes prendre trop garde à

donner des prises sur vous à vos ennemis, ou à ces sortes de gens qui sans haïr précisément personne sont toûjours prets à expliquer peu favorablement les actions de tout le monde. Je suis bien seure que vous ne manquerez pas aux choses essentielles : mais vous sçavez mieux que moy que ce sont souvent les plus petites qui atirent des ridicules, & qu'on a vû quelquefois des gens d'un vray merite gâtez par des bagatelles; ainsi donnez, je vous conjure, de l'atention jusqu'aux moindres de vos actions, le caractere enjoüé qui a fait l'agrément de vos jeunes années, ne doit plus convenir au poste où vous êtes; celuy même d'un homme qui vise à la galanterie n'est pas du personnage que vous joüez. Au nom de Dieu n'allez point vous gâter pour des niaiseries, & croyez que je n'ay pas assez bonne opinion de mes lumieres pour les oposer aux generales, & que je jugeray de vous selon qu'en pensera le public; si j'étois moins delicate que je suis, ou que je vous aimasse moins veritablement, ces sortes de choses ne me toucheroient gueres; mais je suis une amie difficile & une Maîtresse glorieuse, je vous pardonneray

même plûtost les fautes qui me regarderont que celles qui pouront affoiblir l'estime que je souhaite que tout le monde aye pour vous; je vous explique peut-être mes sentimens avec trop de liberté: mais je suis persuadée qu'on doit souffrir les conseils des personnes dont on sçait qu'on est sincerement aimée; vous sçavez quelle creance j'ay euë aux vôtres, & combien je vous croyois capable d'en donner de bons: mais tout homme sage doit se défier de l'amour propre: il est à craindre qu'il ne gauchisse la regle pour luy en même temps qu'il la redresse pour les autres. Voila un discours bien serieux, & je vois bien qu'on le prendroit plûtost pour la lettre d'un Philosophe, que pour celle de la plus tendre, & de la plus passionnée Maîtresse du monde.

LV. LETTRE.

JE me porte assez bien depuis quelques jours, aussi ne pensay je qu'à ma santé, depuis que vous me l'avez ordonné; & aprés vous avoir donné mon cœur, & vous avoir encore sacrifié l'indifference que j'avois pour elle, je suis à present obéïssante à tout ce que

veulent les Medecins, parce que vous m'avez mandé que vous le vouliez. Enfin je ménage ma ſanté d'une maniere qui fait bien voir que i'en dois bien rendre compte à l'amour, & il ne tiendra pas à moy que vous ne trouviez à vôtre retour cette Maîtreſſe que vous avez penſé perdre, en bon point, & en état de ſe venger des ſotiſes que ſon mary luy faites depuis peu.

LVI. LETTRE.

IL ne faut pas que vous faſſiez tant de choſes qu'un autre pour donner une violente ialouſie à un Amant, on eſt aiſément ialoux d'un rival aimable; Monſieur ..... s'eſt aperçû ſans doute que vous l'êtes, il peut craindre que ſa Maîtreſſe ne s'en aperçoive à ſon tour, & les diſcours qu'on a tenus ſur cela me donnent lieu de croire qu'elle n'a pas atendu iuſqu'à cette heure à s'en apercevoir, croyez-moy il n'y a point d'affaire de vanité, qui merite qu'on mette ſa vie au hazard, & quand on en fait la ſotiſe, il faut du moins pouvoir être excuſé par la violence d'une veritable paſſion, il me paroît qu'il ne vous doit pas être dif-

ficile d'éviter pour une Maîtreſſe, qui vous adore, ce qui choque la fidelité que vous luy devez, & qui peut en même temps vous perdre ; quand ie vous ay vû partir i'ay eſperé que vous me ſeriez fidelle pendant vôtre abſence, mais ie n'ay point fondé cet eſpoir ſur le manque d'occaſion, ie connois trop vôtre merite, & ie ſuis perſuadée que i'auray pour rivalles toutes les femmes qui auront de la delicateſſe & du gouſt; mais ie veux me flater auſſi que vous n'en trouverez point de plus digne de vôtre cœur que moy, ie cederay à pluſieurs l'avantage de la beauté, mais pour les ſentimens de tendreſſe & une fidelité qui va iuſqu'au ſcrupule, ie prétens l'emporter ſur toutes les femmes du monde, & il me ſemble que ſi ces ſentimens ne ſont pas tout à fait neceſſaires pour une galanterie, ils le ſont du moins pour ſoûtenir une longue paſſion.

LVII. LETTRE.

DEpuis que je ne vous vois plus j'ay un tel dégouſt pour toutes choſes, & même pour la vie, que quand j'y ſonge, je ne comprens pas qu'avec un ſi

grand attachement pour vous, j'en aye ſi peu pour elle; le moyen de n'être pas deſeſperée quand vous êtes abſent, & que le temps de vôtre retour eſt incertain, & vôtre perſence ſeule peut diſſiper mes douleurs, il faut vous voir pour oublier ce que je ſouffre, & un moindre remede ne peut me ſoulager: au reſte ſi vous voulez que je me donne la conſolation de vous inſtruire avec ſincerité de tout ce qui me peut arriver dans les ſuites, il faut être plus moderé & plus ſage que vous ne l'avez été, en aprenant ma derniere maladie, autrement vous m'ôteriez la douceur de me plaindre, & il faudroit joindre à la contrainte où je ſuis icy, celle de vous cacher mes plus ſecrettes penſées; ne m'expoſez pas à une peine ſi cruelle, & laiſſez moy la liberté de vous dire tout ce que je ſouffre par raport à vous & à l'amour.

LVIII. LETTRE.

ON ne vient que de me rendre vôtre Lettre du 14. Juin, je ne comprens pas qu'elle ait pû être ſi long-temps en chemin, la poſte iroit plus vîte, ſi ceux qui en ont ſoin connoiſ-

ſoient l'inquetude, qu'on a de recevoir deux jours plus tard des nouvelles de ce qu'on aime ; je ſuis à tout moment auſſi occupée de vous, que vous me mandez l'avoir été de moy en courant la poſte, & je n'ay pas beſoin qu'une belle nuit & ſon ſilence augmente ma tendreſſe, pour en avoir une infinie, je ne vis que pour vous, je vous deſire inceſſamment, & je ſens pour vous les mêmes ardeurs, qu'inſpire aux autres Maîtreſſes la preſence de ce qu'elles aiment : il me ſemble même que vôtre abſence redouble mon amour, du moins redouble t'elle mon attention pour vous, je prens garde encor de plus prés à ma conduite, & je ſerois au deſeſpoir d'avoir la moindre choſe à me reprocher ſur l'exacte fidellité que je vous ay promiſe ; je ne vas plus dans les lieux où ſe r'aſſemble tout le monde, il me paroît que j'y ſens davantage le malheur de ne vous point voir. Ah ! qu'il eſt cruel de voir qu'on ne peut rencontrer en aucun lieu ce qu'on aime, & qu'on mene pendant l'abſence une triſte vie. Qu'il faut de courage pour la ſoûtenir ; la mienne eſt d'une retraite qui me feroit tort, ſi les ſentimens que j'ay pour vous étoient

connûs de beaucoup de perſonnes. J'ay trouvé le ſecret d'être plus ſolitaire que les Chartreux, & cette retraite me livre toute entiere à l'amour, dont la vivacité s'affoiblit par la diſſipation que cauſe le grand monde : il me ſemble que depuis que vous êtes party, Paris eſt devenu un deſert, je n'y vois plus rien, ou du moins je n'y vois rien qui puiſſe m'occuper un quart d'heure, je ne la ſuis que de vous, & je vous aime ſi uniquement, & ſi paſſionnément, que la teſte me tournera ſans doute ſi vôtre abſence eſt auſſi longue que je crains qu'elle ne ſoit. Quoy ! ne revient on pas plûtoſt que les autres, quand on eſt aſſuré d'être le plus aimé de tous les hommes ? Et le plaiſir de revoir une Maîtreſſe tendre & fidelle, n'eſt-il pas preferable à toutes les choſes du monde ? Auriez-vous l'impudence de comparer les plaiſirs de l'ambition à ceux de l'amour ? Ah ! cette paſſion doit toûjours être la plus forte, comme elle eſt la plus agreable, il n'y a qu'elle qui puiſſe faire cherir juſqu'à ſes ſouffrances, & les miennes ont un charme ſecret & de certaines douceurs, que je ne changerois pas pour tous les fades amuſemens des perſonnes indifferentes.

LIX. LETTRE.

JE vous ay promis dans ma derniere Lettre un long recit de quelque chose qui regarde mon mary, mais en verité je n'ay pas la force de songer à luy, ny d'en parler si long-temps, quitez moy de ma parole, & vous contentez de sçavoir qu'il me traite à present d'une maniere toute opposée à celle que vous luy avez connuë, il est presque devenu galant avec moy, mais s'il est assez malheureux pour pousser ses prétentions plus loin, ma vengeance est certaine, je vous jure une fidelité à l'épreuve de tout. Vous a-t'on mandé que le Confesseur de Madame de .... est du nombre des exilez ? Qu'elle en a une douleur si grande qu'elle pleure nuit & jour, cela va à un excés ridicule, & son amie que je vis hier, m'en parut toute honteuse. N'admirez vous point la foiblesse des femmes & leur legereté ? Diroit-on que des yeux qui ont sçû vous regarder autre fois avec tant de tendresse, ne dûssent s'employer aujourd'huy qu'à pleurer la disgrace d'un cagot, je trouve les femmes plus méprisables dans la dévotion que dans la galanterie.

LX. LETTRE.

AH ! que ne pouvez-vous voir tout l'amour qui eſt dans mon cœur, & connoître tous les maux que me cauſe vôtre abſence, vous abandonneriez bien toſt la fortune pour venir eſſuyer mes larmes ; les laiſſerez-vous encor long-temps couler ? Eſt-ce une abſence de pluſieurs années que j'ay à craindre, ainſi que le dit tout le monde, annoncez-moy cruel, tout mon malheur ? Vous ne m'avez que trop flatée. Helas ! que j'étois aveuglée de me laiſſer perſuader que vôtre ſeparation ne ſeroit que pour quelques jours, ſi je l'ûſſe cruë auſſi longue que je vois preſentement qu'elle la doit être, je ſerois morte à vos yeux, & vous ne m'auriez point vûë ſurvivre à nos derniers adieux, n'aurois-je pas été heureuſe d'éviter tout ce que je ſouffre depuis trois mois, & tout ce qui me reſte à ſouffrir avant que de vous revoir ? mais ce qui augmente ma douleur, c'eſt que la vôtre n'eſt point auſſi vraye que la mienne ; non, vous ne ſentez point l'abſence auſſi cruellement que moy, c'eſt vous qui m'avez voulu quiter, & vous

n'avez pas regardé comme le plus grand des malheurs pour vous, ce qui devoit me causer des douleurs si terribles. Ingrat, n'ay-je pû vous inspirer une passion digne de la mienne; & ne seray-je aimée que médiocrement d'un homme que j'aime avec tant de violence. Pardonnez, mon cher Amant, si j'augmente aujourd'huy par mes reproches l'ennuy de la vie que je mene depuis vôtre depart, je ne vous en feray plus, ils sont inutiles dans l'état où nous sommes, j'oublie le passé; & puisque ce qui nous sépare est sans remede, pensez au moins à rendre vôtre éloignement utile à vôtre fortune, & je ne penseray moy qu'au bon-heur de vôtre retour; si l'ardeur de mes desirs pouvoit l'avancer, je vous verrois dans cet instant. Que je vous dirois des choses tendres! il me semble que je n'ay jamais bien exprimé tout mon amour, & je sens dans ce moment une ardeur capable de reparer tout ce que j'ay manqué à vous dire? Ah! rien ne seroit comparable à tout ce que l'amour mettroit de transports & de vivacitez dans mes yeux & dans tous mes sens; mais pourquoy augmenter mon tourment par l'image d'un bon-heur si

parfait, & dont je ſuis ſi éloignée de joüir ? Adieu, cruel Amant! penſez quelquefois au milieu de vos occupations, que vous êtes plus aimé qu'homme du monde.

LXI. LETTRE.

JE ne puis vous pardonner la malice que vous avez de me donner par vôtre derniere Lettre un conſeil qui ne peut convenir qu'à une coquette. Avez-vous crû que je donnerois dans ce paneau? Aprenez à me mieux connoître, & ſoyez perſuadé que ſi le haſard fait jamais que je plaiſe à quelqu'un, ce ſera aſſeurément ſans deſſein, & que je me donneray bien de garde de faire aucun pas pour conſerver les conqueſtes que j'auray faites, ny pour en faire appercevoir les autres, ſi j'ay eu autrefois la fantaiſie de paroître aimable à de certaines gens, c'eſt que je ne vous plaiſois point encore, & que je croyois que pour y parvenir, de certaines conqueſtes n'y ſeroient peut-être pas inutiles, & auroient donné un prix à ma perſonne & à mon cœur que vous n'y aviez pas trouvé. Je vois par le conſeil que vous me donnez que je ne m'étois pas fort trom-

pée, mais je ne ſçaurois plus avoir cette ſorte de complaiſance pour vôtre vanité, qu'elle ſe contente ſi elle peut de ſçavoir que vôtre Maîtreſſe eſt ſi peu touchée de ce qui fait les plus violens deſirs de la pluſpart des femmes, & que hors vous, aucun homme ne peut pas ſeulement m'amuſer un moment.

LXII. LETTRE.

QUe ne puis-je croire que vous ne m'aimez pas aſſez pour être pouſſé à m'écrire de la maniere que je vous aime, je ſerois moins à plaindre, que de craindre depuis quinze jours, comme je fais, que vous ne ſoyez malade. Etes-vous pardonnable de m'expoſer à une inquietude ſi cruelle? Ne connoiſſez-vous pas ma delicateſſe & ma vivacité? M'avez-vous oublié, où ne pouvez-vous m'écrire? L'un ou l'autre de ces malheurs ſeroit un coup mortel pour moy, il n'y a rien de funeſte qui ne m'ait paſſé dans la teſte depuis que je ne reçois point de vos nouvelles.
l'abſence eſt la ſource de bien des maux.

LXIII. LETTRE.

JE ne demeure pas d'acord des loüanges que vous me donnez dans vôtre derniere Lettre, je vous cede du côté de l'esprit & du merite, & vous gagnerez autant aux comparaisons que je feray de vôtre personne à la mienne, que vous perdrez quand vous en ferez de vôtre cœur au mien ; personne n'aime comme moy, & pour vous en convaincre, il ne faut que lire ce que vous m'écrivez sur l'ambition & sur la fortune; on voit plainement que les affaires du cœur ne vont pas chez vous les premieres, & que vous cherchez à vous persuader que l'amour cause en vous le desir naturel que vous avez de vous agrandir. Tout ce que vous m'écrivez sur cela a de la fausseté, & une passion veritable ne connoit de bon-heur qu'à vivre avec la personne qui l'a inspirée. Tout ce qui éloigne le plaisir de la voir ne peut luy paroître avantageux, & ce sont les regards d'une Maîtresse qui doivent faire la felicité d'un veritable Amant ; cependant vous cherchez la fortune preferablement à moy, & vous me donnez lieu de craindre que des vûës ambitieuses ne vous

accoûtument à vivre loin de moy, & à ne vous en pas croire peut-être plus malheureux.

LXIV. LETTRE.

LEs reproches que vous vous faites de m'avoir quittée, & les remors que vous donnent les marques de mon amour, ne me vengent point encor assez de tout ce que me fait souffrir vôtre absence. Tant de douleurs finiront quand il plaira à la fortune qui nous guide presentement. Il y a long-temps que je vous ay mandé que je m'atendois à vous recevoir de ses mains plûtost que de celles de l'amour, vous nous avez l'un & l'autre méprisez pour elle; je souhaitte qu'elle reconnoisse ce sacrifice par des faveurs plus constantes que ne sont celles qu'elle a accoûtumé de faire, & que vous ne veniez pas un jour chercher dans les bras de l'amour une consolation à son inconstance, & un azile contre ses dégoûts: peut-être que si vous m'aviez bien connuë, vous ne m'eussiez point abandonnée pour elle. Adieu, Pensez à moy, & m'écrivez regulierement.

LXV. LETTRE.

MEs maux ont été si violens depuis que je ne vous ay écrit, que j'ay été en danger de perdre la vie, c'est quelque chose d'affreux que de voir de prés une mort douloureuse, mais elle n'a rien de si terrible que de se trouver privée dans les momens de la consolation de voir ce qu'on aime, & de n'oser prononcer son nom, l'amour m'est témoin que vôtre absence a été la plus sensible de mes douleurs, & que j'ay été occupée de vous en ce triste état avec autant de vivacité que dans des momens plus heureux, mais que mes souffrances augmenterent quand je connûs que la prudence vouloit que j'ôtasse d'auprés de moy & de mon cabinet tout ce que j'ay de vous; je sentis je croy, ce qui arrive dans la séparation de l'ame & du corps, car je ne vis que pour l'amour & par les asseurances que vous me donnez de m'être fidelle. Adieu, croyez que vous perdez beaucoup à ne pas voir de prés la passion que j'ay pour vous.

LXV. LETTRE.

VOus ne dites pas un mot de vôtre retour dans vos Lettres, ce ſilence m'en dit aſſez. Que j'étois ſimple de me laiſſer perſuader que vous ſeriez peu de temps ſéparée de moy? Ah! croyez-vous que ſi j'avois ſçû ſur cela ce que je ſçay preſentement, que j'ûſſe jamais conſenty à vôtre depart, je vous aurois mis dans la neceſſité de choiſir de vôtre fortune ou de vôtre Maîtreſſe; mais non, je vous aurois laiſſé faire ce que vous avez fait, & je n'aurois pas voulu démentir le caractere de la paſſion, que j'ay depuis long-temps pour vous, je me ſuis toûjours picquée de preferer vos intereſts aux miens, & de n'exiger rien de vous de penible, j'ay mis mon plus grand bonheur à ne pouvoir meriter vos reproches, & à vous faire rougir d'aimer médiocrement une femme qui vous aime avec tant de tendreſſe: mais connoiſſez-vous aſſez la difference qu'il y a de vôtre paſſion à la mienne, pour reſſentir cette ſorte de honte? Ne vous trompez-vous point? Il me paroît par vos Lettres que vous faites hardiment des comparaiſons avec moy. Pourriez-vous

vous m'éprendre au point de ne pas connoître que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez? Eſt-il poſſible que vous me donniez pour exemple Madame de ...... ſi je ſuportois vôtre abſence comme elle fait celle de Monſieur de ..... vous auriez quelque ſujet de vous plaindre, la datte de douze ans ne fait rien à l'affaire ſelon moy, il faut toujours aimer ce que l'on a une fois jugé digne de ſon eſtime & de ſon cœur, les années ne diminuënt que les paſſions médiocres, & les manieres dont vous regardez douze ans ne me fait pas croire la vôtre à l'épreuve du temps; il n'en eſt pas un plus propre à diminuer l'amour que celuy de l'abſence. Adieu, je vous aime, & vous ſouhaite avec une ardeur qu'il n'y a que moy capable de ſentir. Que ne donnerois-je point! pour vous donner le bon ſoir? Ah! quand ce ſeroit par magie que vôtre figure paroîtroit à mes yeux, je me tiendrois heureuſe de la voir.

LXVII. LETTRE.

VOus me quittez quand tout change pour nous, quand nous paſſons tous les huit jours dix heures enſemble;

vous renoncez à des plaiſirs que vous avez paru deſirer avec tant d'ardeur; vous laiſſez vôtre Maîtreſſe malade ſans penſer au peril qui peut menacer ſa vie; vous voulez devenir heros, & chercher la gloire d'être au deſſus des foibleſſes humaines. Songez que quand on veut être plus qu'un homme, on devient beaucoup moins quelque fois. Theſée fut moins blâmé d'avoir été ſenſible aux charmes d'Ariane, que de l'avoir abandonnée, le plus grand des crimes eſt de violer ſes ſermens, vous m'en aviez fait de m'aimer tendrement; puis-je croire que je la ſuis aprés ce que vous avez fait? Mais que me ſert-il de vous faire des reproches? Mes Lettres n'auront aparemment pas plus de pouvoir que n'en ont eu mes larmes? Grands Dieux! des larmes mêlées de toutes les douceurs de l'amour. Dans quel état vous ay-je prié de ne point partir? Dans quel moment vous ay-je dépeint la douleur, & le deſeſpoir que me cauſeroit vôtre abſence? Rien de tout cela ne vous a attendry, & vous êtes party malgré mon amour & mes douleurs; aprés les marques d'une paſſion médiocre, aurois-je la folie de croire que vous êtes

fort touché de ce que je souffre presentement. Adieu, je sens dans ce moment de certains mouvemens de dépit, dont je veux vous épargner la connoissance: aimez-moy s'il est possible, & vous souvenez de moy si vous pouvez.

LXVI. LETTRE.

SUrquoy fondez-vous les soupçons de jalousie qui vous occupent si fort? Est-ce sur ce que je vous ay écrit de ce prétendu Amant? Cette exactitude à vous rendre compte des moindres choses ne vous prouvoit-elle pas que je ne suis occupée que de vous? Pouvez-vous me dire que j'ay peut-être des sentimens secrets pour luy, que je ne démêle pas bien encor? Une femme qui a aimé dix ans n'est plus novice en amour, & les mouvemens d'une passion n'échapent pas à sa connoissance? En verité vous ne vous faites pas une juste idée de tout ce que je souffre, si vous le connoissiez bien & que vous m'aimassiez tendrement, vous me souhaiteriez plus de dissipation que je n'en ay; mais vous n'êtes pas capable de tant de delicatesse, & vous comparez hardiment ce que

vous faites pour moy à ce que je ſouffre pour vous ; cependant il me ſemble que vous ne devriez point avoir tant de peine à me ceder l'avantage de ſçavoir mieux aimer que vous. Helas ! que je l'achette cher, & qu'il m'en coute de douloureux momens.

LXVII. LETTRE.

JE vous demande pardon de vous avoir écrit aigrement, mais le principe qui m'a fait agir ne doit point vous déplaire, cependant je ſuis une divinité plus équitable que vous ne croyez, mais ſuivant l'uſage des Dieux je gronde, & je menace ſuivant mes caprices, & la crainte peut faire ſouvent ce que la reconnoiſſance ne feroit pas.

LXVIII. LETTRE.

LA fortune met une grande difference entre vôtre vie & la mienne. Mon partage eſt les douleurs pendant que vous êtes tous les jours aux Opera de Veniſe ; je ne ſuis pas fâchée que vous ſoyez plus heureux que moy, mais je crains que les divertiſſemens ne vous ac-

accoûtument à ſuporter tranquillement mon abſence ; la joie diſſipe trop, & la mélancolie rend aſſeurément l'amour plus ſenſible : on ſouhaite avec plus d'ardeur ce qu'on aime quand on ne joüit d'aucun plaiſir dans les lieux où l'on eſt ſans Maîtreſſe, & de l'humeur dont je vous connois, il eſt difficile que vous viviez ſans amuſement, & plus dificile encore, que celuy de m'écrire, de recevoir de mes Lettres, & de vous ſouvenir de moy, en ſoit un capable de remplir toute vôtre vivacité, cependant ne vous préparez à aucunes indulgences, plus vôtre abſence ſera longue, plus je ſeray ſevere, parce que je ſouffriray davantage, & que de ſi longues peines me paroîtront dignes de vôtre fidelité, les ſentimens ſont peut-être un peu injuſtes, mais beaucoup d'amour eſt ordinairement ſuivy d'un peu d'injuſtice. N'y en a-t'il pas à m'ennuyer comme je fais avec tous mes amis, parce que vous êtes abſent ? Dévroient-ils être punis de vos fautes ? Cependant je ſuis de ſi mauvaiſe humeur, que je ne comprens pas que quelqu'un me veüille voir.

LXIX. LETTRE.

SI la paſſion que vous m'avez inſpirée vous étoit bien connuë, vous ſeriez au deſſus des inquietudes qui agitent ordinairement les Amans; vous ne craindriez point que j'en aimaſſe un autre; & vous ne ſongeriez qu'à vous rendre digne d'être toûjours ardamment aimé de moy. Pour cela il faut ſouhaiter fortement vôtre retour, & n'employer que peu de temps à tenter la fortune; ſi mon abſence vous étoit auſſi ſenſible que m'eſt la vôtre, vous payeriez trop cher les plus éclatantes faveurs, mais les raiſonnemens que vous faites dans vos dernieres Lettres, par raport à elles font bien voir que vous n'êtes encor qu'aprentif philoſophe; l'avenir eſt-il à vous pour en diſpoſer comme vous faites? Qui me ſera caution de vos eſperances; & ne faut-il pas avoir perdu le ſens pour renoncer au bien preſent qu'on poſſede dans l'eſprit d'en acquerir un chimérique? Les conſeils du confident de Pyrrhus vous conviennent mieux qu'à luy; vous courez pour vous repoſer, & dans la vûë incertaine d'acquerir un jour plus

de liberté de me voir, vous avez renoncé pour milles années au plaiſir de me voir au moins tous les huit jours une fois, pour moy ſans renoncer aux avantages que le temps peut m'aporter, je regarde le preſent comme ce qui décide de ma deſtinée, & les douceurs que vous me dépeignez dans l'avenir, ne me conſolent point du mal preſent de vôtre abſence, la mienne ne vous touche pas de la même maniere, l'ambition partage vôtre cœur, & vous vous faites un plaiſir de ſervir le Roy pour vous cacher à vous-même la foibleſſe que vous avez de ne pouvoir vous paſſer des faveurs de la fortune; je m'aperçois que je ne ſonge pas que l'amour doit être badin, & ne s'accommode gueres des reflexions d'un Philoſophe, mais je ſuis d'une melancolie & d'une mauvaiſe humeur qui ne convient point du tout à parler de tendreſſe.

LXX. LETTRE.

SI vous êtes comme vous me l'écrivez un exemple de la puiſſance de l'amour, j'en ſuis une des malheurs que

cause ses passions extrémes, & comme je donne ordre que vous ne receviez cette Lettre, qu'en aprenant ou ma mort, ou ma guerison, je ne dois point craindre de vous y laisser voir le triste état où mon cœur & ma santé sont réduites. J'ay souffert depuis deux fois vingt-quatre heures tout ce qu'on peut souffrir du corps & de l'esprit, & comme je suis si abattuë que je ne puis m'assurer de ne pas succomber à un remede violent que les Medecins veulent me faire prendre cette nuit, j'ay voulu avant que de m'y exposer, vous asseurer que quoy que je meure, ou que je vive, l'amour regnera dans mon cœur jusqu'au dernier soupir, avec la même vivacité que vous m'avez vûë au milieu de ces plus doux transports; & que si le destin veut terminer si promptement une vie aussi peu avancée que la mienne, je mouray sans me repentir de tout ce que l'amour m'a fait faire pour vous, sans vous reprocher un depart dont la douleur seule est cause des maux dont je vais peut-être mourir pour vous montrer digne d'une passion si constante, conservez de moy un tendre souvenir, je sçay que les morts

n'en doivent pas demander davantage, s'ils veulent être exaucez, je vous demande seulement de respecter assez la passion que j'ay pour vous, pour ne vous servir jamais des mêmes expressions, & des mêmes transports qui m'ont persuadé de vôtre amour, pour convaincre d'autres femmes de vôtre ardeur, mettez dans les manieres que vous pourrez avoir pour elles toute la difference qui est effectivement entre l'attachement que j'ay pour vous, & ceux dont sont capables les autres femmes, vous n'en trouverez point qui ayent un cœur digne de remplacer le mien, & je m'assure que vous me regreterez quand vous voudrez songer à la maniere dont je vous ay aimée; que ma destinée vous inspire une tendre compassion, je n'ay jamais été heureuse, & je meurs encor plus malheureuse que je n'ay véçu, si ma mort ne peut mettre ma gloire à couvert, & que ceux qui me haïssent veulent pour se vanger de moy publier ce qu'ils ont pû découvrir de mon avanture, justifiez la violence de ma passion par la durée de la vôtre, & qu'on connoisse par vôtre attachement pour une Maîtresse morte, qu'elle a dû tout

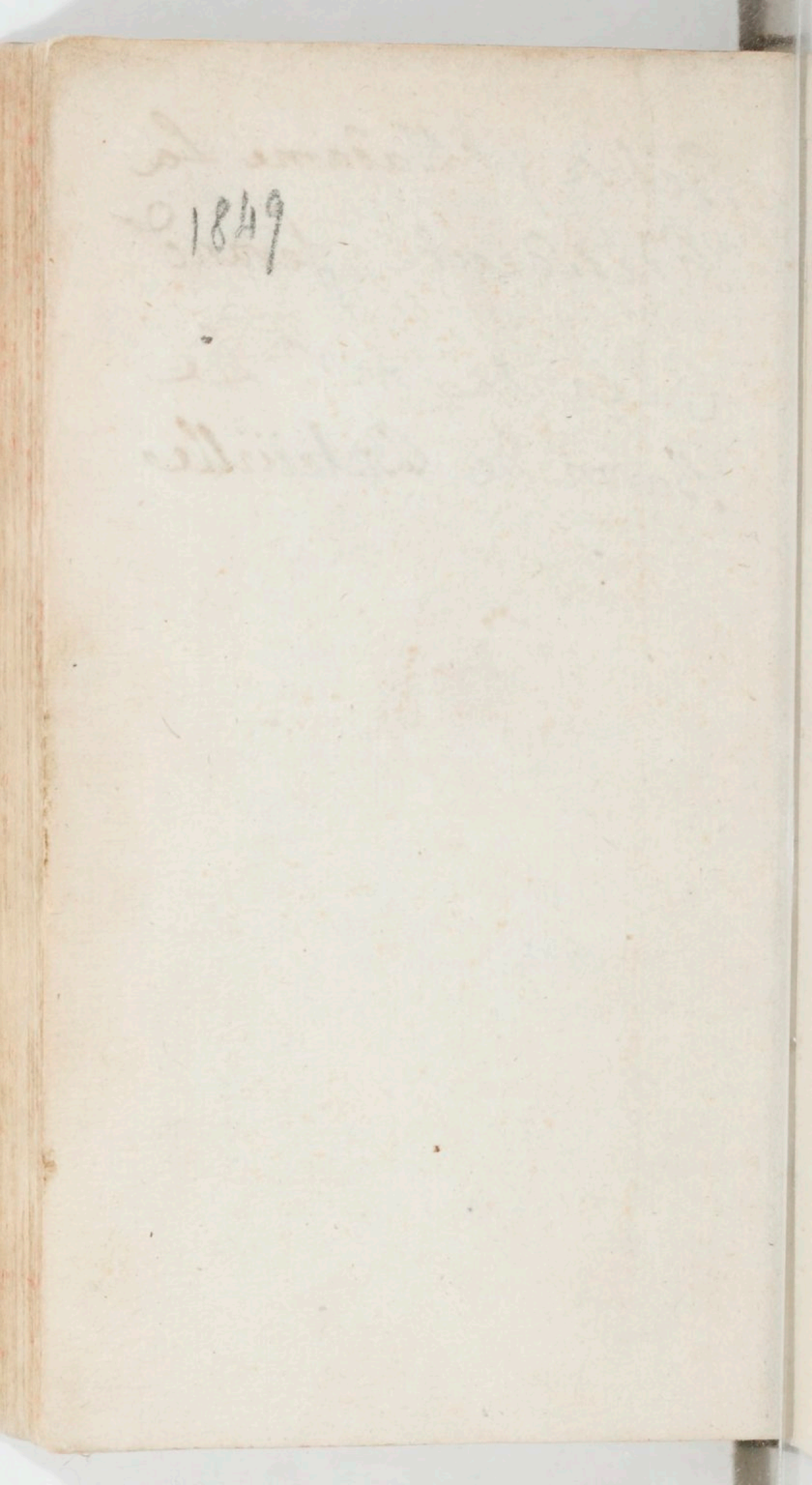
faire pour vous pendant sa vie, mais je m'abandonne trop à la cruelle tristesse dont je suis remplie, & je ne songe pas aux larmes que cette Lettre pourra vous faire verser. Au nom de vôtre amour, pardonnez-moy la douleur qu'elle vous causera, s'il est des momens où il est permis de ne se pas contraindre, ce sont sans doute ceux où l'on envisage la mort de prés; mais voicy le moment d'être Philosophe, & de ne pas démentir le caractere que vous connoissez, & que vous avez paru aimer en moy, j'espere que vous n'aprendrez pas que j'aye rien fait en ce triste moment qui en soit indigne, vous seul m'atachez à la vie, & vous seul aussi me rendez la mort penible. Rien ne me touche plus sensiblement que de ne pouvoir apeler personne auprés de moy, qui vous puisse rendre un compte exact de tout ce que je sentiray de tendre pour vous dans ce moment. S'il est écrit qu'il doive si-tost arriver, imaginez-vous tout ce que peut sentir le cœur le plus sensible & le plus delicat qui ait jamais aimé, & pour vous en former quelque idée, croyez que j'auray quelque plaisir à mourir, parce que

ma mort préviendra la vôtre, & que j'éviteray par ce moyen le ſuplice affreux de vous voir peut-être expirer à mes yeux. Adieu mon cher Amant, je vas mettre tout en uſage, pour que ce ne ſoit pas là le dernier de ma vie, & pour retirer ce que vous aimez des bras de la mort; mais ſi mes ſoins ſont inutiles, ſongez que vôtre Maîtreſſe a plus aimé que femme du monde, & que vous devez quelque choſe aux ſentimens qu'elle conſerve pour vous juſqu'à la mort. Adieu.

FIN.

Belise, Madame La Présidente ferand

Cleante, mr. Le Baron de Breteüille


1849






INV
Y 2